3.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

908

ΓΑΛΛΙΚΗ

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

Συνῳδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ
καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Δ'

ΔΙΑ ΤΗΝ Δ' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ"
44 — Ὁδὸς Σταδίου — 44
1912

184-90
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

301.C

ΓΑΛΛΙΚΗ
ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΕΤΑΓΜΕΝΗ

Συνῳδὰ τῷ τελευταίῳ Προγράμματι
τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δημοσίας Ἐκπαιδεύσεως

41

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Δ'

ΔΙΑ ΤΗΝ Δ' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ"

44 — Ὁδὸς Σταδίου — 44

1912

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Τὰ γνήσια ἀντίτυπα φέρουσι τὴν κάτωθι ὑπογραφὴν τοῦ συγγραφέως καὶ τὴν σφραγῖδα τοῦ Βιβλιοπωλείου τῆς «Ἑστίας».

ΤΥΠΟΙΣ ΠΑΡΑΣΚΕΥΑ ΛΕΩΝΗ

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

MONTESQUIEU

Ὁ Montesquieu ἐγεννήθη ἐν τῇ ἐπαύλει τῆς la Brède, παρὰ τὸ Bordeaux, τῷ 1689, ἀπέθανε δ' ἐν Παρισίοις τῷ 1755. Σύμβουλος, εἶτα πρόεδρος τοῦ ἀνωτάτου δικαστηρίου τοῦ Bordeaux, ἐπεδόθη, νεώτατος ἔτι, εἰς φιλοσοφικὰς καὶ φιλολογικὰς μελέτας. Αἱ *Περσικαὶ Ἐπιστολαὶ* (Lettres persanes) 1721, εὐφυὴς σάτυρα τῆς συγχρόνου Γαλλικῆς κοινωνίας, ὑπῆρξαν ἡ πρώτη αὐτοῦ φιλολογικὴ ἐπιτυχία. Τῷ 1726 ὁ Montesquieu ἐπώλησε τὸ ἀξίωμα αὐτοῦ καὶ ἀφιερώθη καθ' ὁλοκληρίαν εἰς τὴν φιλολογίαν, μετὰ διετίαν δ' ἐγένετο μέλος τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Μετὰ ταῦτα ἐπεχείρησε φιλοσοφικὴν περιήγησιν ἀνὰ τὰς διαφόρους χώρας τῆς Εὐρώπης, ἐπανακάμψας δὲ εἰς Γαλλίαν ἔγραψε τὰς *Παρατηρήσεις περὶ τῶν αἰτίων τῆς ἀκμῆς τῶν Ρωμαίων καὶ τῆς παρακμῆς αὐτῶν* (Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence) 1734, διάσημον ἔργον φιλοσοφικῆς ἱστορίας. Μετὰ δεκατετραετίαν, τῷ 1748, ἐδημοσίευσε τὸ διασημότατον τῶν ἔργων αὐτοῦ, τὸ *Πνεῦμα τῶν νόμων* (L'esprit des lois), ἱστορικὴν μελέτην περὶ τῶν πολιτευμάτων, τῶν ἠθῶν, τῶν κυβερνήσεων ὅλων τῶν λαῶν.

Τὰ συγγράμματα τοῦ Montesquieu τάσσουσιν αὐτὸν εἰς τὴν πρώτην τάξιν τῶν κλασσικῶν συγγραφέων τῆς Γαλλίας, καὶ τῶν ἀνδρῶν, ὧν τὸ πνεῦμα ἐπέδρασε τὰ μέγιστα ἐπὶ τοῦ πνεύματος τοῦ ἔθνους αὐτῶν.

COMMENCEMENTS DE ROME.—SES GUERRES.

Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soient celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avait pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissaient. Les maisons étaient placées sans ordre et très petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenaient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages qui ont donné, et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençait déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins pour avoir des citoyens, des femmes ou des terres ; ils revenaient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étaient des gerbes de blé et des troupeaux : cela y causait une grande joie. Voilà l'origine des triomphes qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux comme les Lacédémoniens, dont ils étaient descendus. Romulus prit leur bouclier, qui était large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensait alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avaient faits avec un roi ne les obligeaient point envers son successeur : c'était pour elles

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

une espèce de droit des gens ; ainsi, tout ce qui avait été soumis par un roi de Rome, se prétendait libre sous un autre, et les guerres naissaient toujours des guerres.

Le règne de Numa, long et pacifique, était très propre à laisser Rome dans sa médiocrité ; et, si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'Etat et de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution ; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne sans être élu par le Sénat ni par le peuple. Le pouvoir devenait héréditaire : il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans des villes où ils ont commandé : car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs : il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande ; mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des mu-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

railles, doit nécessairement secouer le joug ou adoucir ses mœurs.

Il devait arriver de deux choses l'une : ou que Rome changerait son gouvernement, ou qu'elle resterait une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome ; et ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands, Servius Tullius, avant lui, avait étendu les privilèges du peuple pour abaisser le Sénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté ; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie ; mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyait ; sa douceur pour les peuples vaincus ; sa libéralité envers les soldats ; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation ; ses ouvrages publics ; son courage à la guerre ; sa constance dans son malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romain, sans royaume et sans biens ; ses continuelles ressources font bien voir que ce n'était pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la Fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit !

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels ; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres passions, et l'oisiveté même, succèdent ; mais la République ayant des chefs qui changeaient tous les ans, et qui cherchaient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avait pas un moment de perdu pour l'ambition ; ils engageaient le Sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montraient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y était déjà assez porté de lui-même ; car, étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchait à le distraire de ses inquiétudes, et à l'occuper au dehors.

Or la guerre était presque toujours agréable au peuple, parce que, par la sage distribution du butin, on avait trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage était le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avait donc mis de la discipline dans la manière de piller, et on y observait à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin était mis en commun, et on le distribuait aux soldats : rien n'était perdu, parce que, avant de partir, chacun avait juré qu'il ne détournerait rien à son profit. Or les Romains étaient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restaient dans la ville jouissaient aussi des fruits de la victoire. On confisquait une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisait

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

deux parts : l'une se vendait au profit du public ; l'autre était distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la République.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême : on allait droit à l'ennemi, et la force décidait d'abord.

Rome était donc dans une guerre éternelle et toujours violente: or, une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devait nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par là, les Romains acquirent une profonde connaissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus mêmes.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentaient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par là ils consternaient les vainqueurs, et s'imposaient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires; et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avaient aucun usage des machines propres à faire les sièges ; et, de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvait pas les rete-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

nir longtemps devant une place : ainsi peu de leurs guerres étaient décisives. On se battait pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ses terres ; après quoi, le vainqueur et le vaincu se retiraient, chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer ; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avaient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seraient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois et d'Annibal ; et, par la destinée de presque tous les États du monde, ils auraient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, et trouvant toujours des obstacles, faisait sentir sa puissance sans pouvoir l'étendre, et, dans une circonférence très petite, elle s'exerçait à des vertus qui devaient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étaient pas également belliqueux: les Toscans étaient amollis par leurs richesses et par leur luxe ; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la Grande Grèce, languissaient dans l'oisiveté et dans les plaisirs; mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Éques et les Volsques aimaient passionnément la guerre ; ils étaient autour de Rome ; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étaient des colonies d'Albe, qui furent fondées par Latinus Sylvius. Outre une origine commune avec les Romains, elles avaient encore des rites communs ; et Servius Tullius les avait engagées à

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

faire bâtir un temple dans Rome pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendait de sa liberté. L'État sembla avoir perdu l'âme qui le faisait mouvoir.

Il n'y eut plus dans la ville que deux sortes de gens: ceux qui souffraient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchaient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, et les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

Le Sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siège de Véies fut entrepris : il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, et une autre manière de faire la guerre ; leurs succès furent plus éclatants ; ils profitèrent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes conquêtes, ils envoyèrent plus de colonies; enfin la prise de Véies fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans, aux Éques et aux Volsques, cela même fit que les Latins et les Herniques, leurs alliés, qui avaient les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abandonnèrent ; que des ligues se formèrent chez les Toscans ; et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paye, le Sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus ; il imposa d'autres conditions : il les obligea, par exemple,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

de fournir à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du blé et des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Véies ; le peuple se sauva dans les villes voisines ; et l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

COMMENT LES ROMAINS PURENT S'AGRANDIR

Comme les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paraît inconcevable. D'ailleurs il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit Etat sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événements sans les comprendre ; et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connaître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en était pas de même dans les anciennes républiques, car cette proportion des soldats au reste du

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvait être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres : cela seul faisait un peuple puisant, c'est-à-dire une société bien réglée ; cela faisait aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étaient plus rigidement observées, les choses revenaient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, et la prodigalité des autres, faisaient passer les fonds de terre dans peu de mains, et d'abord les arts s'introduisaient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisait qu'il n'y avait presque plus de citoyens ni de soldats ; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étaient employés à celui des esclaves et des artisans, instruments du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi l'État, qui malgré son dérèglement doit subsister, aurait péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'Etat étaient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs : lorsque la République était corrompue, ils passaient d'abord à des hommes riches qui les rendaient aux esclaves et aux artisans, d'où on enretirait, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or ces sortes de gens n'étaient guère propres à la guerre : ils étaient lâches, et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avaient point proprement de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie partout, ils avaient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démétrius

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

de Phalère fit à Athènes, il se trouva à peu près le même nombre d'habitants : Rome en avait quatre cent quarante mille, Athènes quatre cent trente et un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle était dans la force de son institution, et celui d'Athènes dans un temps où elle était entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisait à Rome le quart de ses habitants, et qu'il faisait à Athènes un peu moins du vingtième : la puissance de Rome était donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire qu'elle était cinq fois plus grande.

Les rois Agis et Cléomène voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étaient à Sparte du temps de Lycurgue, il n'y en avait plus que sept cents, dont à peine cent possédaient des terres, et que tout le reste n'était qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard ; et Lacédémone reprit sa première puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle était une petite république, lorsque, les Latins ayant refusé le secours des troupes qu'ils étaient obligés de donner, on leva sur-le-champ dix légions dans la ville. «A peine à présent, dit Tite-Live, Rome, que le monde entier ne peut contenir, en pourrait-elle faire autant si un ennemi paraissait tout à coup devant ses murailles : marque certaine que nous ne nous sommes point agrandis, et que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent.»

«Dites-moi, disait Tibérius Gracchus aux nobles, qui

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel ; un soldat, ou un homme inutile à la guerre ? Voulez-vous, pour avoir quelques arpents de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez ?»

DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME.

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen ; chaque consul levait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le Sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens ; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le Sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment, au lieu que la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du Sénat devint inutile, et la République fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté, au lieu que les succès et les malheurs d'un État où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la République, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers privilèges. La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains ; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes ; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Io-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

nienne; les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue ; elle allait être réduite à ses murailles ; elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles, et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie ; où cette jalousie du pouvoir du Sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers et sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville, déchirée, ne forma plus un tout ensemble ; et, comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages, ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux ; l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques ; et l'anarchie fut telle qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance ou s'il ne l'avait point faite.

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient tou-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

jours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions, et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles ; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très équivoque : la vraie est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un État où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle : le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance ; et, si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la République ; mais c'est une

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

chose qu'on a vue toujours que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie, parce qu'elles étaient telles que leur effet naturel était de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables, celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république que presque personne ne connaît, et qui, dans le secret et dans le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois ; et ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres États de la terre en un jour, mais continuellement ; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ADOLPHE THIERS

Ὁ Ἀδόλφος Θιέρσος, διάσημος ῥήτωρ, πολιτικὸς καὶ ἱστορικός, ἐγεννήθη ἐν Μασσαλίᾳ τῷ 1797, ἀπέθανε δ' ἐν Saint-Germain-en-Laye τῷ 1877. Ἐπὶ ἥμισυ αἰῶνα καὶ πλέον, ἀπὸ τοῦ 1820 μέχρι τοῦ θανάτου αὐτοῦ, τὸ ὄνομα τοῦ Θιέρσου ἀναγράφεται εἰς πᾶσαν σελίδα τῆς Γαλλικῆς ἱστορίας. Τῷ 1830 συνετέλεσεν εἰς τὴν πτῶσιν τῆς ἀπολύτου μοναρχίας. Ἐπὶ Λουδοβίκου Φιλίππου, ἀφοῦ ἐχρημάτισε πρόεδρος τοῦ ὑπουργικοῦ Συμβουλίου, μετέστη εἰς τὴν ἀντιπολίτευσιν. Διὰ τῆς «Ἱστορίας τῆς Ὑπατείας καὶ τῆς Αὐτοκρατορίας» εἶχε παρασκευάσει τὴν ὁδὸν εἰς τὸν Λουδοβίκον Βοναπάρτην, οὗτινος ὑπεστήριξε τὴν ὑποψηφιότητα. Βραδύτερον ἐκηρύχθη κατὰ τῆς Αὐτοκρατορίας καὶ ἐπολέμησεν αὐτὴν λυσσωδῶς. Τέλος τῷ 1871, γενόμενος πρόεδρος τῆς Γαλλικῆς Δημοκρατίας, κατώρθωσε ν' ἀνορθώσῃ τὴν Γαλλίαν ἀπὸ τῶν καταστροφῶν τοῦ πρὸς τοὺς Γερμανοὺς πολέμου, δι' ὃ καὶ ἐπεκλήθη «ὁ ἐλευθερωτὴς τῆς χώρας».

Ὁ Θιέρσος ἐδημοσίευσεν ἀπὸ τοῦ 1823—1827 τὴν *Ἱστορίαν τῆς Γαλλικῆς Ἐπαναστάσεως* (Histoire de la Révolution française), ἀπὸ δὲ τοῦ 1845—1862 τὴν *Ἱστορίαν τῆς Ὑπατείας καὶ τῆς Αὐτοκρατορίας* (Histoire du Consulat et de l'Empire), ἱστορικὸν ἔργον μεγάλης ἀξίας, πολὺ ἀνώτερον τοῦ προηγουμένου. Τὰ ἔργα ταῦτα, διαπνεόμενα ὑπὸ ἀκραιφνοῦς φιλοπατρίας, διακρίνονται ἰδίως διὰ τὴν σαφήνειαν τοῦ ὕφους καὶ τὴν ἀκρίβειαν τῆς διηγήσεως, ὅθεν δικαίως ὁ συγγραφεὺς αὐτῶν θεωρεῖται ὡς εἷς τῶν πρώτων ἱστορικῶν τῆς Γαλλίας.

LA BATAILLE DE VALMY·

Il était midi. Un brouillard épais, qui jusqu'à ce moment avait enveloppé les deux armées, était dissipé : elles s'apercevaient distinctement, et nos jeunes soldats voyaient les Prussiens s'avancer sur trois colonnes, avec l'assurance de troupes vieilles et aguerries. C'était pour la première fois qu'ils se trouvaient au nombre de cent

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

mille hommes sur le champ de bataille et qu'ils allaient croiser la baïonnette. Ils ne connaissaient encore ni eux ni l'ennemi, et ils se regardaient avec inquiétude. Kellermann entre dans les retranchements, dispose ses troupes par colonnes d'un bataillon de front, et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux à la baïonnette. Puis il élève la voix et s'écrie : *Vive la nation !* On pouvait dans cet instant être brave ou lâche. Le cri de *vive la nation !* ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant le cri de *vive la nation* ! A cette vue, Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance et avec une grande crainte du résultat, hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp.

Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment, on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs*, qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves ; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience : un général Duval dont la belle taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect ; Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment, la révolution française fut jugée, et ce chaos, jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie.

PASSAGE DU SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE.

I. Préparatifs et départ de l'avant-garde.

Toutes ces dispositions étaient achevées ; les troupes commençaient à paraître ; le général Bonaparte, établi à Lausanne, les inspectait toutes, leur parlait, les

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

animait du feu dont il était plein, et les préparait à l'immortelle entreprise qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal. Il avait eu soin d'ordonner deux inspections : une première à Lausanne, une seconde à Villeneuve. Là, on passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier ; et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car, malgré toutes les peines qu'il s'était données, le premier consul voyait souvent arriver de vieux soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service. Il s'en plaignait vivement, et faisait réparer les omissions dont la précipitation ou la négligence des agents, toujours inévitable à un certain degré, était la cause. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers, pour réparer les harnais de l'artillerie. Il avait écrit lui-même plusieurs lettres sur ce sujet, en apparence si vulgaire ; et nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard, pour éviter l'encombrement. Le premier consul était à Martigny, dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République. Il fit donner enfin l'ordre du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Bernard, pour correspondre le plus longtemps possible avec le gouvernement et pour tout expédier lui-même au delà des monts. Berthier, au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard, pour recevoir les divisions et le matériel que le premier consul allait lui envoyer.

Lannes passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai. Il commandait six régiments de troupes d'élite, parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride : c'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l' hospice, et là, une surprise, ménagée par le premier consul, ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, pourvus d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions et particulièrement le matériel.

II. Passage du matériel et de l'artillerie.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée, et avec le secours des soldats, on

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer ; les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard ; on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie; et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement, le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

III. Bonaparte au Saint-Bernard.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col le 20, avant le jour. L'aide de camp Duroc, et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière ; de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre ; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté, elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

PREMIÈRE DISTRIBUTION DES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR A L'ARMÉE AU CAMP DE BOULOGNE.

Napoléon voulut distribuer lui-même à l'armée les croix qui devaient être données en échange des armes d'honneur supprimées, et célébrer cette cérémonie le jour anniversaire de sa naissance, au bord même de l'Océan, en présence des escadres anglaises.

Il fit choisir un emplacement situé à la droite de Boulogne, le long de la mer, non loin de la colonne qu'on a depuis érigée en ces lieux. Cet emplacement, ayant la forme d'un amphithéâtre demi-circulaire qu'on aurait construit à dessein au bord du rivage, semblait avoir été préparé par la nature pour quelque grand spectacle national. L'espace fut calculé de manière à pouvoir y placer toute l'armée. Au centre de cet amphithéâtre fut élevé un trône pour l'Empereur, adossé à la mer, et faisant face à la terre. A droite et à gauche, des gradins avaient été construits pour recevoir les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux. En prolongement sur les deux ailes devaient se déployer les détachements de la garde impériale. En face, sur le sol incliné de cet amphithéâtre naturel, devaient se ranger, comme autrefois le peuple romain dans ses vastes arènes, les divers corps de l'armée, formés en colonnes serrées, et disposés en rayons qui aboutissaient au trône de l'Empereur comme à un centre.

Le 16 août, lendemain de la Saint-Napoléon, les

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. Cent mille hommes, presque tous vétérans de la République, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis des rangs et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent : *Nous le jurons !* Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir les uns après les autres cette croix, qui allait remplacer la noblesse du sang. D'anciens gentilshommes montaient avec de simples paysans les marches de ce trône, également ravis d'obtenir les distinctions décernées à la bravoure, et tous se promettant de verser leur sang sur la côte d'Angleterre, pour assurer à leur patrie, et à l'homme qui la gouvernait, l'empire incontesté du monde.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

J.-J. ROUSSEAU

Ὁ Ἰωάννης Ἰάκωβος Ρουσώ, διάσημος φιλόσοφος καὶ συγγραφεύς, ἐγεννήθη ἐν Γενεύῃ τῷ 1712. Υἱὸς ὡρολογοποιοῦ, διήγαγε πλάνητα καὶ περιπετειώδη νεανικὸν βίον, γενόμενος ἀλληλοδιαδόχως χαράκτης, ὑπηρέτης, μουσικός, ἱεροσπουδαστής, ὑπάλληλος, διδάσκαλος καὶ ἀντιγραφεὺς μουσικῆς. Τῷ 1749 ἡ Ἀκαδημία τῆς Dijon προεκήρυξε διαγωνισμὸν περὶ τοῦ: Ἐὰν ἡ πρόοδος τῶν ἐπιστημῶν καὶ τῶν τεχνῶν συνετέλεσεν εἰς τὸ νὰ διαφθείρῃ ἢ νὰ ἐξαγνίσῃ τὰ ἤθη. Ὁ Ρουσὼ ἀπέστειλεν ὑπόμνημα ἐν ᾧ ὑπεστήριζεν ὅτι αἱ τέχναι ἐπενήργησαν ἐπιβλαβῶς ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ὑπεστήριζεν ὅμως τὸ θέμα αὐτοῦ τοσοῦτον εὐγλώττως ὥστε ἔτυχε τοῦ βραβείου. Ὁ Ρουσὼ ἐγένετο πάραυτα διάσημος. Κατὰ τὰ ἑπόμενα δέκα ἔτη ἐδημοσίευσεν ἀλληλοδιαδόχως τὰ ἑξῆς ἔργα: τὸν *Λόγον περὶ τῆς ἀνισότητος μεταξὺ τῶν ἀνθρώπων* (Discours sur l'inégalité des conditions) 1754, τὴν *Ἐπιστολὴν περὶ τῶν θεάτρων* (Lettre sur les Spectacles) 1758, τὴν *Νέαν Ἑλοΐζαν* (Nouvelle Héloïse) 1761, τὸ *Κοινωνικὸν συμβόλαιον* (Contrat Social) 1762, ἔργον ἐπενεργῆσαν τὰ μέγιστα ἐπὶ τῆς Γαλλικῆς ἐπαναστάσεως, καὶ τέλος τὸν *Αἰμύλιον ἢ περὶ ἀνατροφῆς* (Émile, ou de l'éducation) 1762. Καταδιωχθεὶς ἕνεκα τῶν ἔργων τούτων, κατέφυγεν εἰς τὴν Ἀγγλίαν, εἶτα δ' ἐπανακάμψας εἰς Γαλλίαν τῷ 1770 ἀπεσύρθη εἰς τὴν ἐν Ermenonville ἔπαυλιν τοῦ κ. de Girardin, ἔνθα ἀπέθανε τῇ 3ῃ Ἰουλίου 1778 καταλιπὼν δύο ἀνέκδοτα ἔργα: τὰς *Ἐξομολογήσεις* (Confessions) καὶ τοὺς *Ρεμβασμοὺς ἐρημίτου περιπατητοῦ* (Rêveries d'un promeneur solitaire).

Ὁ Ρουσὼ θεωρεῖται ὡς ὁ δεινότατος τῶν συγγραφέων τοῦ αἰῶνος αὐτοῦ καὶ ὡς εἷς τῶν βαθυνουστάτων Γάλλων φιλοσόφων.

LE VOYAGE À PIED.

Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

et aussi peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne, à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, je reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue.... Combien de plaisirs on rassemble par cette agréable manière de voyager, sans compter la santé qui s'affermit, et l'humeur qui s'égaye.

L'ÉPREUVE.

J'étais à la campagne en pension chez un ministre appelé M. Lambercier ; j'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand-cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'au-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

tomne qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière : si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière ; je le traversai gaillardement ; car tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer ; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux. Je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien, nommé *Sultan*, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte ; j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement que je perdis la tête ; et, quoique la chaire fût à droite et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche. Je m'embarrassai dans les bancs ; je ne savais plus où j'étais ; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne, comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire, je les prends pour moi d'avance ; et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mlle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite. Je cours, je vole au temple ; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas ; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine ; je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrents de plaisirs avaient inondé mon cœur, l'air des Alpes, si salutaire et si pur ; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient ; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux et libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille sou-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

venirs délicieux qui réveillaient tous les sentiments que j'avais goûtés : tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire, et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur, il ne vivait que pour elle ; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ; mais entre César et Pompée, Caton semble un dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité ; l'autre défend l'État, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur ; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux !* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

présent des choses : le méchant prospère et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! la conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : «Tu m'as trompé !»

«Je t'ai trompé, téméraire ! qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? as-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes ? Pourquoi dis-tu : *La vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.»

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps ; et, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : «Tout ne finit pas pour nous avec la vie ; tout rentre dans l'ordre à la mort.»

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

L'ÉVANGILE.

La majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son *Juste* imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement, ou quelle mauvaise foi ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu.

LETTRE SUR LE SUICIDE.

Jeune homme, un aveugle transport t'égare : sois plus discret, ne conseille point en demandant conseil : j'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'âme ferme ; je suis anglais. Je sais mourir, car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étais nécessaire : mon âme avait besoin de la tienne ; tes soins pouvaient m'être utiles ;

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ta raison pouvait m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu ? Où est-elle ? qu'est-elle devenue ? que peux-tu faire? à quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? quels services puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide et impitoyable : tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; et, si je ne regardais à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvais en toi du sens, de la vérité ; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste ; et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content ? Un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de la raison, marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir ? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière qui change tellement l'état

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La preuve en est singulière : c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l' exercice de sa volonté.La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : Je n'ai pu satisfaire une passion coupable ; me voilà forcé d'être homme de bien : j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre,et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s' il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement et le laissent dans sa forme originelle que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme ; et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus : je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui ; car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison : il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent : mais la

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront? Vain sophisme de la douleur: bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi! Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille ; et, parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout; et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens ; les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien ? Oh ! l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois ? Les lois, les lois, jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison : tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser par des exemples ; tu m'oses nommer des Romains Toi des Romains ! Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la République, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient ? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

fût permise aux Fourches Caudines ? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir ? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie ; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... je suis inutile au monde ... Philosophe d'un jour ! ignores-tu

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Écoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : «Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir.» Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide : ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

PASCAL

Ὁ Blaise Pascal, γεννηθεὶς ἐν Clermont-Ferrand τῷ 1623, ἀποθανὼν ἐν Παρισίοις τῷ 1662, ἔδειξε, παῖς ἔτι, θαυμαστὴν μαθηματικὴν εὐφυΐαν. Δωδεκαετὴς τὴν ἡλικίαν, ἀνεκάλυψε μόνος, ἄνευ διδασκάλου καὶ ἄνευ βιβλίων, τὰ στοιχεῖα τῆς γεωμετρίας, δεκαεξαετὴς δὲ συνέγραψε λατινιστὶ τὸ πρῶτον αὐτοῦ ἔργον. Πτοηθεὶς ἐκ τῆς πρωϊμότητος ταύτης, ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἠναγκάσθη ν' ἀποτρέψῃ αὐτὸν ἀπὸ τῶν ὑπερβολικῶν μελετῶν, αἵτινες ὑπέσκαπτον τὴν ἤδη κλονιζομένην ὑγείαν του. Ὁ Πασχὰλ ἔκτοτε ἐσύχνασεν εἰς τὰς συναναστροφὰς ἐπί τινα χρόνον, ἀλλ' ἕνεκα δυστυχήματός τινος, καθ' ὃ ὀλίγου δεῖν ἐφονεύετο, ἀπεσύρθη εἰς τὸ ὀνομαστὸν μοναστήριον Port-Royal καὶ ἀφωσιώθη τελείως εἰς τὴν θρησκείαν. Εἰς τὸ ἀναχωρητήριον ἐκεῖνο συνέγραψε τὰς *Ἐπιστολὰς πρὸς ἐπαρχιώτην* (Lettres provinciales) 1656, δι' ὧν συνηγορεῖ τῶν κληρικῶν τοῦ Port-Royal κατὰ τῶν ἀντιπάλων αὐτῶν. Ἡ σαφήνεια, ἡ βραχυλογία, ἡ καλλονὴ τοῦ ὕφους, ἡ δριμεῖα καὶ λεπτὴ εἰρωνεία, ἡ δεινότης τοῦ λόγου, εἰσὶν αἱ πρώτισται τῶν ἀρετῶν αἵτινες, ἀπὸ φιλολογικῆς ἀπόψεως, κατέστησαν ἀθάνατον τὸ ἔργον τοῦτο τοῦ Πασχάλ. Εἰργάζετο εἰς τὴν συγγραφὴν μεγάλου περὶ Χριστιανισμοῦ ἔργου, ὅτε ὁ θάνατος κατέλαβεν αὐτὸν ἄγοντα τὸ 39ον ἔτος τῆς ἡλικίας αὐτοῦ. Τὰ ἀποσπάσματα τοῦ ἔργου τούτου, εὑρεθέντα μεταξὺ τῶν χειρογράφων αὐτοῦ, ἐδημοσιεύθησαν βραδύτερον ὑπὸ τὸν τίτλον Pensées. Καίτοι ἀτελές, τὸ ἔργον τοῦτο ἀποτελεῖ ἓν τῶν ἀριστουργημάτων τῆς Γαλλικῆς φιλολογίας.

LE PRÉSENT.

Nous ne nous tenons jamais au temps présent ; nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse : nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige. Et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper; nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées : il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

LA VÉRITÉ FINIT PAR TRIOMPHER DE LA VIOLENCE.

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage : toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge: mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

DU RESPECT DE LA VIE HUMAINE DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES ET DES SENTIMENTS DE L'ÉGLISE SUR L'HOMICIDE.

Tout le monde sait qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne, et que, quand un homme nous aurait ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposerait encore à nous assassiner et à nous perdre d'honneur, on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort : de sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu...

Supposez que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes : que fera-t-on là-dessus ? Lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein ? Non : la vie des hommes est trop importante ; on y agit avec plus de respect : les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la suffisance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept pour le moins. Il faut que de ces sept il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement. Et vous savez qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même !

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites ; ensuite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent. Et alors, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice les corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles; et c'est même parce qu'elles sont criminelles qu'ils sont plus obligés à en prendre soin : de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent ; et néanmoins l'Église abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ces autels ceux qui auraient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de toutes ces circonstances si religieuses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Église a de l'homicide.

(*Les Provinciales*, XIVe lettre).

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

VICTOR HUGO

Ὁ Βίκτωρ Οὐγκὼ ἐγεννήθη ἐν Besançon τῷ 1802. Εἰκοσαετὴς ἐδημοσίευσε τὴν πρώτην αὐτοῦ ποιητικὴν συλλογὴν ὑπὸ τὸν τίτλον Odes et Ballades, δι' ἣν ἐθεωρήθη ὡς ἐφάμιλλος τοῦ Λαμαρτίνου. Βραδύτερον ἐδημοσίευσε : les Orientales (1829), les Feuilles d'Automne (1831), les Chants du Crépuscule (1835), les Voix intérieures (1837), les Rayons et les Ombres (1840). Τὰ ἔργα ταῦτα διήγειραν μέγιστον ἐνθουσιασμὸν διὰ τὴν ἁρμονίαν καὶ τὴν ποικιλίαν τοῦ ρυθμοῦ, τὴν ἰσχυρὰν φαντασίαν, τὸ ἀνθηρὸν τοῦ ὕφους καὶ τὴν μεγαλοπρέπειαν τῶν εἰκόνων, ὁ δὲ Βίκτωρ Οὐγκὼ κατέστη ἀρχηγὸς τῆς Ρωμαντικῆς ἐπικληθείσης σχολῆς. Ὁ Οὐγκὼ ἐπεχείρησε νὰ μεταρρυθμίσῃ ἄρδην τὸ θέατρον, ἔγραψε δὲ πλεῖστα δράματα ὧν τὰ κυριώτερα εἰσί : Hernani (1830), Marion Delorme (1831), le Roi s'amuse (1832), Lucrèce Borgia, Marie Tudor (1833), Ruy Blas (1838), les Burgraves (1843). Τῷ 1841 ἐγένετο ἀκαδημαϊκὸς καὶ εἶτα ἐπεδόθη εἰς τὴν πολιτικήν, ἀλλὰ τῷ 1852 ἐξορισθεὶς ἐπὶ δεκαοκταετίαν ἐκ Γαλλίας, ἕνεκα πολιτικῶν λόγων, ἐγκατεστάθη ἐν Jersey, νήσῳ τῆς Μάγχης, ἐκεῖ δ' ἔγραψε λιβέλλους, πολιτικὰς σατύρας, ἀποσπάσματα ἐποποιϊῶν, μυθιστορίας : les Châtiments (1852), les Contemplations (1856), la Légende des Siècles (1859). Αἱ μυθιστορίαι τιτλοφοροῦνται les Misérables (1852), les Travailleurs de la mer (1866), l'Homme qui rit (1869), αὗται ὅμως εἰσὶ κατώτεραι τῆς «Παναγίας τῶν Παρισίων» (Notre-Dame de Paris), μυθιστορίας πρωτοτύπου διὰ τὴν φράσιν καὶ θαυμασίας διὰ τὴν διασκευήν, ἣν εἶχε δημοσιεύσει τῷ 1831.

Ὁ Βίκτωρ Οὐγκὼ ἐπανῆλθεν εἰς τὴν Γαλλίαν τῷ 1870, ἔκτοτε δ' ἐδημοσίευσε πλεῖστα νέα πεζὰ καὶ ἔμμετρα ἔργα· ἀπήλαυσεν ἐπὶ δεκαπενταετίαν μεγίστης δημοτικότητος, ὅτε δ' ἀπέθανε, τῷ 1885, ἡ κηδεία αὐτοῦ ὑπῆρξεν ἀληθὴς ἀποθέωσις.

Ἐν γένει ὁ Βίκτωρ Οὐγκὼ ὑπῆρξεν εἷς τῶν μεγαλοφυεστάτων καὶ γονιμωτάτων συγγραφέων τοῦ αἰῶνος αὐτοῦ.

L' ÉVEIL DES CLOCHES DU VIEUX PARIS (1470).

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever, au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin ; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos ; si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des sonneries ; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard de la crécelle et du bourdon ; vous y voyez sauteler les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'*Ave-Maria*, qui éclate et petille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgues ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

LA CHARGE DES CUIRASSIERS.

Épisode de la bataille de Waterloo.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons ; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde et les lanciers de la garde. Ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y trouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes de chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres, apparut au-dessus de la crête, et les

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus ; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second ; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer; toute la colonne n'était plus qu'un projectile ; la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français ; le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé ; cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

MOLIERE

Ὁ Μολιέρος ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1622. Ἀποφοιτήσας ἐκ τοῦ Collège de Clermont, ἐσπούδασε τὴν νομικὴν καὶ ἀνηγορεύθη δικηγόρος τῷ 1645. Ἀλλά, μετ' οὐ πολύ, ἀκολουθήσας τὴν πρὸς τὸ θέατρον κλίσιν αὐτοῦ, ἐγένετο ἠθοποιὸς καὶ συγκροτήσας θίασον περιῆλθε τὴν Γαλλίαν δίδων παραστάσεις. Κατὰ τὰς περιπετειώδεις δ' ἐκείνας περιπλανήσεις ἔγραψε καὶ τὰ πρῶτα αὐτοῦ δοκίμια κωμῳδιῶν, ὧν τὰ πλεῖστα ἀπωλέσθησαν.

Τῷ 1658 ἐπανῆλθεν εἰς Παρισίους, ἔκτοτε δὲ δὲν παρῆλθεν ἔτος χωρὶς νὰ παραγάγῃ ἓν ἢ πλείονα ἀριστουργήματα, ἅτινα ἐδίδασκεν ὁ ἴδιος ἐν τῷ θεάτρῳ αὐτοῦ εὑρισκομένῳ εἰς τὸ Palais-Royal. Ἀπήλαυσε μέχρι τοῦ θανάτου αὐτοῦ τῆς εὐνοίας καὶ τῆς προστασίας Λουδοβίκου τοῦ ΙΔ' καὶ συνεδέθη διὰ φιλίας μετὰ τῶν μεγάλων ἀνδρῶν τοῦ αἰῶνος αὐτοῦ, ἰδίᾳ δὲ μετὰ τοῦ Ρακίνα, τοῦ Μποαλὼ καὶ τοῦ Λαφονταίνου. Τῇ 17ῃ Φεβρουαρίου 1673, κατὰ τὴν παράστασιν τοῦ «Κατὰ φαντασίαν ἀσθενοῦς», καταληφθεὶς ὑπὸ σπασμῶν, ἀπήχθη ἐπιθάνατος ἐκ τοῦ θεάτρου καὶ ἐξέπνευσε κατὰ τὴν αὐτὴν νύκτα.

Τὰ ἔργα τοῦ Μολιέρου εἶναι τριάκοντα τὸν ἀριθμόν, ὧν δεκατέσσαρα ἔμμετρα. Ἐκ τούτων ἀληθῆ ἀριστουργήματα εἶναι : le Misanthrope (1666), le Tartufe (1667), l' Avare (1668), les Femmes savantes (1672). Εἰς τὴν δευτέραν σειρὰν τῶν ἔργων αὐτοῦ κατατάσσονται : les Précieuses ridicules (1659), le Médecin malgré lui (1666), Monsieur de Pourceaugnac (1669), le Bourgeois gentilhomme (1670), les Fourberies de Scapin (1671), le Malade imaginaire (1673).

Ὁ Μολιέρος θεωρεῖται ὡς ὁ μέγιστος κωμικὸς ποιητὴς τῆς Γαλλίας, τὰ δὲ ἔργα αὐτοῦ κατατάσσονται μεταξὺ τῶν ἀριστουργημάτων τῆς παγκοσμίου φιλολογίας.

L'AVARE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Harpagon, Valère, Dame Claude, Maître Jacques, Brindavoine, la Merluche[1].

HARPAGON.—Allons, venez çà tous, que je vous dis-

[1] Harpagon, πατὴρ τοῦ Cléante καὶ τῆς Elise, ἐραστὴς τῆς Mariane. Προτίθεται νὰ νυμφευθῇ ἐκ δευτέρου καὶ ἀσχολεῖται εἰς τὰς προετοιμασίας

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

tribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (Elle tient un balai). Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES.—Châtiment politique.

HARPAGON.—Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES. — Oui : le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.—Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur ?

HARPAGON.—Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

. . . . . .

HARPAGON.—Ho çà ! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES.—Est-ce à votre cocher, Monsieur,

δείπνου ὅπερ θὰ παραθέσῃ ἐπὶ τῇ εὐκαιρίᾳ ταύτῃ. — Valère, νέος, ἐραστὴς τῆς θυγατρὸς τοῦ Harpagon, διὸ καὶ εἰσῆλθεν ἐν τῇ ὑπηρεσίᾳ αὐτοῦ ὡς ἐπιστάτης.— Maître Jacques, μάγειρος καὶ ἁμαξηλάτης τοῦ Harpagon.—Dame Claude, ὑπηρέτρια τοῦ Harpagon.—La Merluche, Brindavoine, θεράποντες τοῦ Harpagon.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.—C'est à tous les deux.

MAÎTRE SIMON.—Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.—Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.—Attendez donc, s'il vous plaît.

(Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier).

HARPAGON.—Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAÎTRE JACQUES.—Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.— Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES.— Grande merveille !

HARPAGON.— Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

MAÎTRE JACQUES.— Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.— Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : «De l'argent, de l'argent, de l'argent !» Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche: «De l'argent !» Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

VALÈRE.— Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent : c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.—Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE.—Oui.

MAÎTRE JACQUES.—Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

HARPAGON.—Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES.—Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.—Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES.—Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.—Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit : quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.—Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.—Hé bien ! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.— Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES.— Rôt...

HARPAGON, en lui mettant la main sur la bouche. — Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES.—Entremets...

HARPAGON.—Encore ?

VALÈRE.—Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.—Il a raison.

VALÈRE.—Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *et faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.—Ah ! que cela est bien dit ! Approche,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

que je t' embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j' aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n' est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE.— Qu' *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques.—Oui. Entends-tu ? (A Valère). Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE.—Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.—Souviens-toi de m' écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d' or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.—Je n' y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n' avez qu' à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.—Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.—Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARPAGON. — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d' abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.—Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.—Maintenant, maître Jacques,il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez. Ceci s' adresse au cocher. (Il remet sa casaque). Vous dites...

HARPAGON.—Qu' il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES.—Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher.Je ne vous dirai point qu' ils sont sur la litière, les pauvres bêtes

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

n'en ont point, et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.—Les voilà bien malades: ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.— Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués ; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.—Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES.—Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE.—Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

MAÎTRE JACQUES.—Soit : J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.— Maître Jacques fait bien le raisonnable !

MAÎTRE JACQUES.— Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON.—Paix !

MAÎTRE JACQUES.—Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses con-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

trôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.—Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES.—Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.—Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES.—Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON.—Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES.—Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'ob-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

scurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ; vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en le battant.—Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAÎTRE JACQUES.—Hé bien ! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire : je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.—Apprenez à parler.

SCÈNE VI

La Flèche, Cléante[1].

LA FLÈCHE, sortant du jardin, avec une cassette. — Ah ! Monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE.—Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE.— Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉANTE.—Comment ?

LA FLÈCHE.—Voici votre affaire.

CLÉANTE.—Quoi ?

LA FLÈCHE.—J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.—Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE.— Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.—Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE.— Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

---

[1] La Flèche, θεράπων τοῦ Cléante, υἱοῦ τοῦ Harpagon.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

SCÈNE VII

HARPAGON (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau).—Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même le bras). Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde: sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Harpagon, le Commissaire, Son Clerc.

LE COMMISSAIRE.—Laissez-moi faire: je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.—Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.—Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

HARPAGON.—Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.—Dix mille écus !

HARPAGON.—Dix mille écus !

LE COMMISSAIRE.—Le vol est considérable.

HARPAGON.—Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. — En quelles espèces était cette somme ?

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

HARPAGON.—En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.—Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.— Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.—Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

Maître Jacques, Harpagon, Le Commissaire, Son Clerc.

MAÎTRE JACQUES, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.— Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON.—Qui ? celui qui m'a dérobé ?

MAÎTRE JACQUES.—Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.—Il n'est pas question de cela ; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE.—Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES.—Monsieur est de votre soupé ?

LE COMMISSAIRE.— Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES.— Ma foi ! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

HARPAGON.—Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES.— Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.—Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES.—On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.—Oui, coquin; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.—Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, à part.—Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt[1].

HARPAGON.—Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE.— Laissez-le faire : il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES.— Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

---

[1] Ὁ Maître Jacques, θέλων νὰ ἐκδικηθῇ τὸν Βαλέριον, παρὰ τοῦ ὁποίου ἐξυλοκοπήθη πρὸ μικροῦ, κατηγορεῖ αὐτὸν ὡς δράστην τῆς κλοπῆς.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

HARPAGON.—Valère ?

MAÎTRE JACQUES.—Oui.

HARPAGON.—Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAÎTRE JACQUES.—Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.—Et sur quoi le crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES.—Sur quoi ?

HARPAGON.—Oui.

MAÎTRE JACQUES.—Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.—Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.— L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

MAÎTRE JACQUES.—Oui vraiment... Où était-il votre argent ?

HARPAGON.—Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES.—Justement ; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON.—Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES.—Voilà l'affaire ; je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.—Et cette cassette,comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES.—Comment elle est faite ?

HARPAGON.—Oui.

MAÎTRE JACQUES.— Elle est faite.... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.—Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES.—C'est une grande cassette.

HARPAGON.—Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES.—Eh ! oui, elle est petite, si on le

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.— Et de quelle couleur est-elle ?

MAÎTRE JACQUES.— De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES.— Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.—Euh ?

MAÎTRE JACQUES.—N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.— Non, grise.

MAÎTRE JACQUES.—Eh ! oui, gris-rouge : c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON.—Il n'y a point de doute : c'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois après cela que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES.—Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE V

Anselme[1], Harpagon, Mariane, Valère, Maître Jacques.

ANSELME.—Qu'est-ce, Seigneur Harpagon ? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.—Ah ! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire !

---

[1] Ὁ Harpagon προυτίθετο νὰ δώσῃ τὴν θυγατέρα αὐτοῦ Ἐλίζαν εἰς γάμον εἰς τὸν Anselme, ὅστις προσεφέρετο νὰ νυμφευθῇ αὐτὴν χωρὶς προῖκα. Ἐν τῇ σκηνῇ ταύτῃ, ὁ Anselme ἀναγνωρίζεται ὑπὸ τοῦ Βαλερίου καὶ τῆς Μαριάνας ὡς πατὴρ αὐτῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour épouser ma fille.

VALÈRE.—Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON.— Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.— Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.—Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.—Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille ; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.—Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.—Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.—Tout beau ! prenez garde à ce que vous

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau. — Je ne suis point homme rien à craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était Dom Thomas d'Alburcy.

ANSELME. — Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. — Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin.

ANSELME. — De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. — Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. — Lui ?

VALÈRE. — Oui.

ANSELME. — Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. — Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; et je n'avance rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. — Quoi ? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy ?

VALÈRE. — Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. — L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.—Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol ; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle ; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés ; et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.— Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALÈRE.— Le capitaine espagnol ; un cachet de rubis qui était à mon père ; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras ; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.—Hélas ! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.—Vous, ma sœur ?

MARIANE.—Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi pé-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

rir dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.—O Ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.—Vous êtes notre père ?

MARIANE.—C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME.—Oui, ma fille, oui, mon fils ; je suis Dom Thomas d'Alburcy que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours ; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON.—C'est là votre fils ?

ANSELME.—Oui.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

HARPAGON.—Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.— Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.—Lui-même.

VALÈRE.— Qui vous dit cela ?

HARPAGON.—Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques.—C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES.—Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.—Oui. Voilà monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE.—Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON.—Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

Cléante, Valère, Mariane, Harpagon, Anselme, Maître Jacques, Le Commissaire.

CLÉANTE.—Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu [1].

HARPAGON.—Où est-il ?

CLÉANTE.— Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.—N'en a-t-on rien ôté ?

---

[1] Ὁ Cléante ἠρᾶτο τῆς Μαριάνας, ἢν ὁ Harpagon, ὁ πατὴρ αὐτοῦ, ἠρνεῖτο αὐτῷ μέχρι τοῦδε, θέλων νὰ νυμφευθῇ αὐτὴν ὁ ἴδιος.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

CLÉANTE.—Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE.—Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.— Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON.—Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.—Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.—Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.—Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.— Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.—Oui. Je m'y oblige : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.— Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.—D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.—Holà ! Messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît : qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.—Nous n'avons que faire de vos écritures.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

LE COMMISSAIRE.—Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques.—Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES.—Hélas ! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.—Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.—Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME.—Soit. Allons vite faire part de notre joie à notre mère.

HARPAGON.—Et moi, voir ma chère cassette.

LE MISANTHROPE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Alceste, Philinte.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige... ?

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner ;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Quoi ? contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès ;
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? De semblables tours il ne craint point l'éclat ;
Il a permission d'être franc scélérat ;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non : je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus :
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde ;
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène:
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non, de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΛΥΡΙΚΗ ΠΟΙΗΣΙΣ

CASIMIR DELAVIGNE

Trois jours de Christophe Colomb.

«En Europe ! en Europe !—Espérez !—Plus d'espoir !
—Trois jours, leur dit Colomb; et je vous donne un monde!»
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse ; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond;
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Ecoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
«Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
—Le jour ! et que vois-tu ?—Je vois l'immensité.»

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Qu'importe? il est tranquille. Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que, durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz : «Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments...»

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
«Périra-t-il ? — Aux voix ! — La mort ! — La mort !
—La mort!
—Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!...

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor ;
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or !
Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb : «Cette terre est mon bien !...»
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien !

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Aux ruines de la Grèce païenne.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
Berger, quelle déesse habite ces fontaines ?
Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
Est-ce le tombeau d'Eurydice ? »

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards ;
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout parle encor aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.
Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !

Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage.
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon.
O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

LAMARTINE

Homère.

Homère ! à ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge, et d'une autre nature,
Homme ! l'homme n'a plus de mot qui te mesure !
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème !
Cependant tu fus homme ; on le sent à tes pleurs !
Un Dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs !

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme !
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux,
La nature enfantait des monstres ou des Dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre océan, profond, sans rive, immense,
Sympathique miroir qui dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume, et s'éteignant dans l'onde !
Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un Dieu, par l'insulte et l'oubli.
On dit que sur ces bords, où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire.
Ta gloire ! Ah! qu'ai-je dit ? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau !
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre ;
Et de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire, et vivent de mépris.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ROUGET DE L'ISLE

La Marseillaise.

Allons, enfants de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé !
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils et nos compagnes !
Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !
Marchons ! Marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ?
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient ?

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

De vils despotes deviendraient
Arbitres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix !
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre !
Aux armes, citoyens ! etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Épargnez ces tristes victimes
'A regret s'armant contre vous !....
Mais les despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Ces tigres de sang altérés,
Qui déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, citoyens ! etc.

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! etc.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, citoyens! etc.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

ΣΕΛΙΣ 3. Le butin τὴν λείαν. Les fruits de la campagne τοὺς καρποὺς τῶν ἀγρῶν.

ΣΕΛΙΣ 4. Ont tous du rapport à cet usage ἔχουσι πάντα σχέσιν πρὸς τὴν χρῆσιν ταύτην. Si l'on n'appelle de ce nom ἐκτὸς ἐὰν ὀνομάσωμεν οὕτω. Ne se tenaient guère οὐδόλως ἔμενον. Ἡ Ρώμη τοῦ Ρωμύλου, κατὰ τοὺς Ρωμαίους ἱστορικούς, ἦτο μικρά τις πολίχνη, ἄθροισμα ποιμενικῶν καλυβῶν. Avec les dépouilles μετὰ τῶν λαφύρων. Dans la suite ἔπειτα, κατόπιν. Où cette ville parvint εἰς ἃ ἡ πόλις αὕτη ἐξίκετο. Accrut ἀόριστος τοῦ ρ. accroître αὐξάνειν. Dont ils étaient descendus ἐξ ὧν κατήγοντο, εἷλκον τὸ γένος. Dont il s'était servi ᾗ ἐχρήσατο. Et on doit remarquer que παρατηρητέον δ'ὅτι.

ΣΕΛΙΣ 5. Un territoire moins borné ἔκτασιν, περιοχὴν ἧττον περιωρισμένην. Il y a apparence ὑπάρχει πιθανότης. Sans être élu χωρὶς νὰ ἐκλεγῇ. D'abord ἐνταῦθα : πάραυτα. S'il ne retirera point ἐὰν δὲν θὰ καρπωθῇ. L'occasion de la révolution ἡ ἀφορμὴ τῆς ἐπαναστάσεως.

ΣΕΛΙΣ 6. De deux choses l'une δυοῖν θάτερον. N'a point été flatté δὲν ἐκολακεύθη· flatter un portrait ζωγραφῶ εἰκόνα ὡραιοτέραν παρ' ὅ,τι εἶναι πράγματι. Ses ouvrages publics τὰ δημόσια αὐτοῦ ἔργα. Ὁ Ταρκύνιος ὁ Ὑπερήφανος ἔφερεν εἰς πέρας τὴν ἐπὶ τοῦ Καπιτωλίου οἰκοδομὴν τοῦ ναοῦ τοῦ Διός, τῆς Ἥρας καὶ Ἀθηνᾶς καὶ συνεπλήρωσε τὰς ὑπογείους τάφρους, τὴν μεγίστην ὑπόνομον καὶ τὸν περιτειχισμὸν τῆς Ρώμης. Au peuple romain κατὰ τοῦ Ρωμαϊκοῦ λαοῦ. Font bien voir καταδεικνύουσιν. Malheur à la réputation οὐαὶ εἰς τὴν φήμην. Qui lui survit ἥτις ἐπιζῇ αὐτῷ.

ΣΕΛΙΣ 7. Établit des consuls annuels καθίδρυσεν ὑπάτους ἐνιαυσίους. Cherchaient à signaler ἐπεζήτουν ν' ἀναδείξωσι, νὰ καταστήσωσιν ἔνδοξον. Ce corps τὸ σῶμα τοῦτο, δηλ. ἡ σύγκλητος. Y était déjà porté ἤγετο εἰς τὸν πόλεμον. De la lui rendre utile ἵνα τὸν καθιστῶσιν αὐτῷ ὠφέλιμον. Qui se pratique ἥτις εἴθισται, συνειθίζεται. Qu'il ne détournerait rien ὅτι δὲν θὰ ἐσφετερίζετο τίποτε πρὸς ἴδιον ὄφελος. Dont on faisait deux parts ὅπερ διῄρουν εἰς δύο μερίδας, κλήρους.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΣΕΛΙΣ 8. Obtenir l'honneur du triomphe νὰ τύχωσι τῆς τιμῆς τοῦ θριάμβου. Ἵνα ὁ στρατηγὸς τελέσῃ θρίαμβον, ἔπρεπε νὰ καταγάγῃ λαμπρὰς νίκας ἐν πολέμῳ, νὰ ἐπεκτείνῃ τὸ ἔδαφος τῆς πολιτείας ἢ νὰ φονεύσῃ 5000 τοὐλάχιστον ἐκ τῶν πολεμίων. Ἔπρεπε προσέτι νὰ μὴ ὑποστῇ καμμίαν ἧττταν κατὰ τὴν αὐτὴν ἐκστρατείαν. Dans une guerre éternelle εἰς πόλεμον αἰώνιον, ἀτελεύτητον. Ἀντὶ éternelle θὰ ἦτο ἴσως ὀρθότερον perpétuelle. Venir à bout de toutes les autres νὰ ὑπερισχύσῃ, νὰ ἐπικρατήσῃ ἁπάντων τῶν ἄλλων. Et ses vertus mêmes καὶ αὐτὰς τὰς ἀρετὰς αὐτοῦ. Ἀ quoi bon πρὸς τί ; Pour en aller attaquer un autre ἵνα ὑπάγῃ νὰ προσβάλῃ ἕτερον τοιοῦτον (δηλ. λαόν). Ἀ mesure de leurs défaites ἀναλόγως τῶν ἡττῶν αὐτῶν. S'imposaient à eux-mêmes ἐπέβαλλον ἑαυτοῖς. Toujours exposés (ἐπειδὴ ἦσαν) πάντοτε ἐκτεθειμένοι. N'avaient aucun usage οὐδεμίαν εἶχον πεῖραν τῶν πολιορκητικῶν μηχανῶν. Et de plus προσέτι δέ. N'ayant point de paye μὴ ἐχόντων μισθόν. Ὁ μισθὸς ἐπεψηφίσθη ὑπὸ τῆς συγκλήτου τῷ 405 π. Χ.

ΣΕΛΙΣ 9. Devant une place πρὸ φρουρίου. C'est ce qui fit τοῦτο ἔκαμε, εἰς τοῦτο ὀφείλεται ἡ... Faisant toujours des efforts ἀγωνιζομένη πάντοτε. En fait d' opiniâtreté ὡς πρὸς τὴν ἰσχυρογνωμοσύνην, τὴν καρτερίαν, δηλ. ἐδίδαξαν αὐτῇ τὴν ἐπιμονήν, διότι ἡ Ρώμη ἐπὶ τέλους ὑπέταξεν αὐτάς.

ΣΕΛΙΣ 10. Ἀ faire bâtir νὰ οἰκοδομήσωσιν. Ὁ ναὸς οὗτος ᾠκοδομήθη ἐπὶ τῆς κορυφῆς τοῦ Ἀβεντίνου λόφου ὑπὸ τῶν Ρωμαίων καὶ τῶν Λατίνων. Ἦτο δ' ἀφιερωμένος εἰς τὴν Ἄρτεμιν. La tyrannie des décemvirs ἡ τυραννία τῶν δεκάρχων. Ἡ δεκαρχία συνέστη τῷ 451 π. Χ., κατελύθη δὲ τῷ 449. Qui le faisait mouvoir ἥτις ἐκίνει αὐτὴν (τὴν πολιτείαν). Souffraient la servitude ἴσως ἔπρεπε qui souffraient de la servitude. Le siège de Véies ἡ πολιορκία τῶν Οὐηΐων, πρωτευούσης τῆς Τυρρηνίας.

ΣΕΛΙΣ 11. Plus dissipée que vaincue μᾶλλον διασκορπισθεὶς ἢ ἡττηθείς. Se sauva ἐσώθη διὰ τῆς φυγῆς, κατέφυγεν. L'incendie de quelques cabanes de pasteurs ἡ πυρκαϊὰ ποιμενικῶν τινων καλυβῶν. Ὁ Montesquieu μεισῖ μεγάλως τὴν Ρώμην λέγων ὅτι συνέκειτο τότε ἐκ ποιμενικῶν τινων καλυβῶν· αὕτη ἦτο ἤδη πόλις τελεία· ὁ Σέρβιος εἶχε περιτειχίσει αὐτὴν διὰ τείχους ἔχοντος περίμετρον ὀκτὼ χιλιάδων ἑκατὸν ὀγδοήκοντα ἓξ ποδῶν ρωμαϊκῶν, ἢ 12 χιλιομέτρων 127 μέτρων καὶ οὔτινος πλεῖστα μέρη σώζονται ἔτι. Comme les peuples de l'Europe ἐπειδὴ οἱ Εὐρωπαϊκοὶ λαοί. Ceci demande qu' on y réfléchisse τοῦτο χρήζει σκέψεως. Sans quoi ἧς ἄνευ. Ne sentant pas bien μὴ ἐννοοῦντες δὲ

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

καλῶς. Nous croirions voir θὰ ἐνομίζομεν ὅτι βλέπομεν ἄλλους ἄνδρας ἢ ἡμεῖς. Il n'en était pas de même δὲν συνέβαινεν ὁμοίως. Au reste du peuple πρὸς τὸν ἄλλον λαόν.

ΣΕΛΙΣ 12. Un à cent εἷς πρὸς ἑκατόν. Les choses revenaient... τὰ πράγματα ἐπανήρχοντο εἰς ὃ σημεῖον εἰσὶ σήμερον παρ' ἡμῖν. L'avarice ἡ φιλοχρηματία, ἡ πλεονεξία. Les fonds de terre οἱ ἀγροί, αἱ γαῖαι. Possesseurs κατόχους καλεῖ τοὺς ἐκμισθωτάς. Dérèglement ἡ περιφρόνησις τῶν νόμων. D'où on en retirait ἐξ ὧν εἰσέπραττον. Une partie pour l'entretien des soldats ποσὸν χρηματικὸν πρὸς συντήρησιν τῶν στρατιωτῶν. Ces sortes de gens οἱ τοιούτου εἴδους ἄνθρωποι. Propres à la guerre ἱκανοὶ πολεμεῖν. Dans un dénombrement κατά τινα ἀπογραφήν. Et dans celui que... καὶ κατὰ τὴν ἐν Ἀθήναις ὑπὸ Δημητρίου τοῦ Φαληρέως γενομένην.

ΣΕΛΙΣ 13. Tombe dans un temps συμπίπτει πρὸς τὸν χρόνον καθ' ὃν. Des citoyens pubères τῶν ἐφήβων πολιτῶν. Et qu'il faisait ὅτι δ' ἀπετέλει. Ἀ celle d'Athènes παραβαλλομένη πρὸς τὴν τῶν Ἀθηνῶν. Une populace sans courage ὄχλος, συρφετὸς ἄνανδρος. Ἀ cet égard ὡς πρὸς τοῦτο. On leva sur-le-champ ἐστρατολόγησαν πάραυτα. Τοῦτο ἐγένετο χρόνον τινὰ μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Ρώμης, ἐπὶ τῆς ὑπατείας τοῦ Λ. Φουρίου Καμίλλου καὶ τοῦ Ἀπ. Κλαυδίου Κράσσου. Nous n'avons fait qu' augmenter μόνον ηὐξήσαμεν. Qui nous travaillent ἅτινα μᾶς καταπτύχουσιν.

ΣΕΛΙΣ 14. Qui vaut mieux τίς πλείονος ἄξιος. Renoncer à l'espérance ν' ἀποβάλητε τὴν ἐλπίδα. Ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres ἢ νὰ κινδυνεύσητε νὰ ἴδητε ἀφαιρουμένας ἀφ' ὑμῶν ὑπὸ τῶν πολεμίων τὰς γαίας ταύτας. Était bornée περιωρίζετο. Chaque consul levait ἕκαστος ὕπατος ἐστρατολόγει. On avait attention ἐφρόντιζον. Assez de bien ἀρκετὴν περιουσίαν. Οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἀπελεύθεροι, ὡς οὐδ' οἱ καλούμενοι capite censi ἐγίνοντο δεκτοὶ κατ' ἀρχὰς ἐν τῷ στρατῷ τῆς ξηρᾶς. Voyait de près ἐπετήρει, ἐπηγρύπνει εἰς. Campagnes ἐκστρατείας. Disposèrent εἶχον ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν αὐτῶν. Et à voir de plus loin la ville καὶ νὰ βλέπωσι μακρότερον (δηλ. ἄνευ ἐνδιαφέροντος) τὴν πόλιν (τὴν Ρώμην).

ΣΕΛΙΣ 15. Tandis que ἔπρεπε tant que. Au lieu que ἐνῷ. Confirment ἐπισφραγίζουσι, παγιοῦσιν. Divers privilèges διάφορα προνόμια, οἷα τὸ jus Latii, jus Italicum. Ne s'étaient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie δὲν εἶχον κατ' ἀρχὰς μεριμνήσει πολὺ διὰ τὸ δικαίωμα τοῦ Ρωμαίου πολίτου. Ne pouvant en venir à bout μὴ δυνάμενοι νὰ κα-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

τορθώσωσι τοῦτο. Qui regarde la mer Ionienne ἥτις προσβλέπει τὸ Ἰόνιον πέλαγος. Πρόκειται περὶ τοῦ Συμμαχικοῦ ἢ Μαρσικοῦ πολέμου (91—88 π. Χ.).

ΣΕΛΙΣ 16. Elle allait être réduite ἔμελλε νὰ περιορισθῇ. Aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles εἰς τοὺς συμμάχους οἵτινες δὲν εἶχον ἔτι παύσει νὰ εἶναι πιστοί. Δικαιώματα ἰσοπολιτείας παρεχωρήθησαν εἰς τοὺς Τυρρηνούς, τοὺς Ὄμβρους καὶ τοὺς Λατίνους. Esprit αἴσθημα. Par une espèce de fiction εἰκονικῶς πως. Qu'on n'avait plus ἐπειδὴ δὲν εἶχον πλέον. Des mêmes yeux μετὰ τῆς αὐτῆς ἀγάπης, μετὰ τοῦ αὐτοῦ ἐνδιαφέροντος. Ne furent plus δὲν ὑπῆρξαν πλέον, ἐξέλιπον.

ΣΕΛΙΣ 17. Quelque opposées qu'elles nous paraissent ὅσον ἀντίθετοι καὶ ἂν φαίνωνται ἡμῖν. Des dissonances ἀσυμφωνίαι. Il en est comme des parties de cet univers ἐνταῦθα συμβαίνει ὅ,τι εἰς τὰ μέρη τοῦ σύμπαντος. Ne sont joints que δὲν συνδέονται ἄλλως εἰμή.

ΣΕΛΙΣ 18. Lui deviennent à charge καθίστανται αὐτῇ ἐπαχθεῖς. Qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise οἵτινες διατηροῦσι τὴν ἰσχὺν αὐτοῦ ὅτε ἀπέκτησεν αὐτήν. Une république ἡ τῆς Βέρνης, ἐν Ἑλβετίᾳ.

ΣΕΛΙΣ 19. La bataille de Valmy ἡ μάχη τοῦ Valmy, ἥτις καλεῖται καὶ canonnade de Valmy, διότι κατ' αὐτὴν ἐρρίφθησαν πλέον τῶν 20,000 κανονιοβολισμῶν, συνήφθη τῇ 20ῇ Σεπτεμβρίου 1792· ὑπῆρξε δ' ἡ πρώτη μάχη ἐκ παρατάξεως καθ' ἣν ἐνίκησαν οἱ στρατιῶται τῆς Δημοκρατίας. Elles s'apercevaient (αἱ στρατιαὶ) διέκρινον ἀλλήλας. Sur trois colonnes κατὰ τρεῖς φάλαγγας.

ΣΕΛΙΣ 20. Croiser la baïonnette προτείνειν τὴν λόγχην. Kellermann entre dans les retranchements ὁ Κ. εἰσέρχεται εἰς τὰ χαρακώματα. De courir au-devant d'eux νὰ τρέξωσιν εἰς προϋπάντησιν αὐτῶν. Et finit par ordonner καὶ ἐπὶ τέλους διέταξε. Des hommes équipés ἄνδρας ἐσκευασμένους, ἐξωπλισμένους.

ΣΕΛΙΣ 21. Les animait du feu ἐνεψύχου αὐτὰ διὰ τοῦ πυρός, τῆς ὁρμῆς, τῆς ζέσεως. De la grande expédition d'Annibal τῆς μεγάλης ἐκστρατείας τοῦ Ἀννίβα. On passait en revue ἐπεθεώρουν. Au moyen de magasins improvisés δι' αὐτοσχεδίων, προχείρων ἀποθηκῶν. Malgré toutes les peines qu'il s'était données παρ' ὅλους τοὺς κόπους οὓς εἶχε καταβάλει. Hors de service ἄχρηστα. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à... εἶχε φθάσει εἰς τοσαύτην προνοητικότητα ὥστε... Étaient échelonnées ἦσαν κλιμακηδὸν τεταγμέναι. Quant à lui ὡς πρὸς αὐτόν, ὅσον δ' ἀφορᾷ αὐτόν.

ΣΕΛΙΣ 22. Devait se trans-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

porter ἔμελλε νὰ πορευθῇ, νὰ ὑπάγῃ. Six régiments de troupes d'élite ἓξ συντάγματα ἐπιλέκτων, ἐκλεκτῶν στρατιωτῶν. On se mit en route ἐξεκίνησαν. Pour devancer l'instant où... ἵνα προλάβωσι τὴν στιγμὴν καθ' ἣν... Qui s'engageaient οἵτινες εἰσήρχοντο, ἐπροχώρουν. Les soldats surmontèrent οἱ στρατιῶται ὑπερενίκησαν. Ils gravissaient ces sentiers escarpés ἀνερριχῶντο, ἀνήρχοντο τὰς ἀποκρήμνους ἐκείνας ἀτραπούς. Leur monture τὸν ἵππον αὐτῶν.

ΣΕΛΙΣ 23. Un faux pas ὀλίσθημα. Il arriva en effet quelques accidents συνέβησαν πράγματι δυστυχήματά τινα. Ménagée par... παρασκευασθεῖσα ὑπό... La bonne humeur τὴν εὐθυμίαν. Et fit toutes les dispositions nécessaires καὶ ἔλαβε πάσας τὰς ἀναγκαίας διατάξεις. On se mit à l'œuvre ἤρξαντο τοῦ ἔργου. Pendant que les troupes se succédaient ἐνῷ τὰ στρατεύματα διεδέχοντο ἄλληλα, συνηκολουθοῦντο. Malgré l'argent prodigué à pleines mains παρὰ τὸ δαψιλῶς, ἀφειδῶς δαπανηθὲν χρῆμα.

ΣΕΛΙΣ 24. Les affûts οἱ κιλλίβαντες. Avaient été démontés εἶχον λυθῇ, ἀποσυντεθῇ εἰς τὰ διάφορα αὐτῶν μέρη. Les pièces de canon τὰ τηλεβόλα. Pour les obusiers διὰ τὰ ὀβιδοβόλα. Les traîneaux à roulettes τὰ ὑποτρόχιλα ἕλκηθρα. Une pièce d'artillerie ἓν τηλεβόλον. Le long des ravins κατὰ μῆκος τῶν φαράγγων, τῶν χαραδρῶν. A force de bras διὰ τῶν χειρῶν. Et on courait διέτρεχον δέ. Mais l'appât même du gain ἀλλ' οὐδ' αὐτὸ τὸ δέλεαρ τοῦ κέρδους.

ΣΕΛΙΣ 25. Il fallut y renoncer ἐδέησε νὰ παραιτηθῶσι τούτου. A surmonter ces obstacles νὰ ὑπερνικήσωσι τὰ ἐμπόδια ταῦτα. Au faîte εἰς τὴν κορυφήν. Elles aimèrent mieux bivouaquer ἐπροτίμησαν νὰ καταυλισθῶσιν. Serein αἴθριος. On n'eut pas à braver δὲν εἶχον νὰ περιφρονήσωσι, ν' ἀψηφήσωσι. Qu'il n'eût assisté de ses propres yeux ἂν δὲν συμπαρεστάτει ἰδίοις ὄμμασιν. L'ont dépeint ἀπεικόνισαν, παρέστησαν αὐτόν· ὑπαινίσσεται τὴν εἰκόνα τοῦ ζωγράφου David παριστῶσαν τὸν Ναπολέοντα ἔφιππον ἐν μέσῳ τῶν βράχων. Sur un cheval fougueux ἐπὶ θυμοειδοῦς ἵππου. De cette enveloppe grise διὰ τοῦ φαιοῦ ἐκείνου μανδύου.

ΣΕΛΙΣ 26. D'un esprit occupé ailleurs πνεύματος ἀπησχολημένου. Entretenant les officiers συνομιλῶν μετὰ τῶν ἀξιωματικῶν. Par intervalles ἐκ διαλειμμάτων, κατὰ διαλείμματα. Se faisait conter ἔκαμνε νὰ τῷ διηγηθῇ, ἐζήτει παρ' αὐτοῦ νὰ τῷ διηγηθῇ. A l'administrateur de l'armée πρὸς τὸν διαχειριστήν, ἐπιμελητὴν τοῦ στρατοῦ. Ce montagnard vient de mourir de nos jours ὁ ὀρεσίβιος οὗτος ἀπέθανεν ἐσχάτως ἐπὶ τῶν

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ἡμερῶν ἡμῶν. Au hasard κατὰ τύχην, εἰκῆ. Ne serait-ce que... ἔστω καὶ...

ΣΕΛΙΣ 27. Est portée à la bonté ὁρμᾶται, φέρεται, ρέπει πρὸς τὴν καλοκαγαθίαν. Le jour anniversaire de sa naissance κατὰ τὴν ἐπέτειον τῶν γενεθλίων αὐτοῦ. Le long de la mer κατὰ μῆκος τῆς θαλάσσης. De manière à pouvoir οὕτως ὥστε νὰ δυνηθῶσιν. Faisant face à terre ἐστραμμένος πρὸς τὴν ξηράν. Arènes ἀμφιθέατρα. En colonnes serrées εἰς πυκνὰς φάλαγγας.

ΣΕΛΙΣ 28. Vétérans παλαίμαχοι, ἀπόμαχοι. Le prix τὸ ἔπαθλον. Jusqu'au pied μέχρι τῆς βάσεως. Les distinctions décernées à la bravoure τὰς εἰς τὴν ἀνδρείαν ἀπονεμομένας τιμάς. Sur la côte d'Angleterre ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Ἀγγλίας. Ὁ Γαλλικὸς στρατὸς ἦτο τότε συνηθροισμένος ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Μάγχης διὰ τὴν ὑπὸ τοῦ Ναπολέοντος μελετωμένην ἀπόβασιν εἰς τὴν Ἀγγλίαν. Ἡ ἀπόβασις ἐκείνη ἐματαιώθη ἕνεκα τοῦ πολέμου ὃν ἡ Αὐστρία ἐκήρυξε κατὰ τῆς Γαλλίας τῷ 1805.

ΣΕΛΙΣ 29. On part à son moment ἀναχωρεῖ τις εἰς ὁποιανδήποτε στιγμὴν θέλει.

ΣΕΛΙΣ 30. On se détourne ἐκτρέπεται, ἐξέρχεται τῆς ὁδοῦ αὐτοῦ. Je la côtoie παραπορεύομαι, πορεύομαι κατὰ μῆκος αὐτοῦ. Un bois touffu πυκνὸν δάσος. Des chemins tout faits δρόμους ἑτοίμους. J'ai peine à comprendre δυσκολεύομαι νὰ ἐννοήσω. Et s'arracher à l'examen καὶ νὰ ἐγκαταλείπῃ τὴν ἐξέτασιν, νὰ παραιτῆται τῆς ἐξετάσεως. Et l'humeur qui s'égaye καὶ τὴν διάθεσιν ἥτις φαιδρύνεται. En pension ὡς οἰκότροφος. Je me moquai tant de sa frayeur κατεγέλασα, ἔσκωψα τοσοῦτον τὸν φόβον του. Ennuyé de mes vanteries βαρυνθεὶς τὰς κομπορρημοσύνας μου. Voulut mettre mon courage à l'épreuve ἠθέλησε νὰ λάβῃ πεῖραν τῆς γενναιότητός μου.

ΣΕΛΙΣ 31. Qu'il faisait très obscur καθ' ἣν ἦτο πολὺ σκότος. Du temple τοῦ ναοῦ· ὄνομα διδόμενον εἰς τὰς ἐκκλησίας τῶν διαμαρτυρομένων. D'aller chercher dans la chaire νὰ ὑπάγω νὰ λάβω ἀπὸ τοῦ ἄμβωνος. Pour me piquer d'honneur ἵνα διεγείρῃ, κεντήσῃ τὴν φιλοτιμίαν μου. Qui me mirent dans l'impuissance de reculer αἵτινες κατέστησαν ἀδύνατον τὴν ὀπισθοχώρησίν μου. Ç'aurait peut-être été pis encore ἤθελεν ἴσως εἶσθαι ἔτι χεῖρον. Gaillardement γενναίως, θαρραλέως. Tant que je me sentais ἐφ' ὅσον ἠσθανόμην ἐμαυτόν. Ma fermeté romaine τὴν ρωμαϊκήν μου σταθερότητα, καρτερίαν. Οἱ ἀρχαῖοι Ρωμαῖοι ἐφημίζοντο ἐπὶ καρτερίᾳ. La porte ouverte τῆς θύρας ἀνοιχθείσης. Je fus saisi d'une terreur κατελήφθην ὑπὸ τρόμου. Qui me fit dresser les cheveux ὅστις ἔ-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

καμε τὰς τρίχας μου ν' ἀνορθωθῶσιν. Je me mets à fuir τρέπομαι εἰς φυγήν. Je revins sur mes pas ἐγύρισα ὀπίσω. Sans m'en apercevoir χωρὶς νὰ τὸν ἀντιληφθῶ. Je m'embarrassai περιεπλάκην. Je viens à bout de sortir κατορθώνω νὰ ἐξέλθω.

ΣΕΛΙΣ 32. Grands éclats de rire καγχασμοί. Je les prends ἐκλαμβάνω αὐτούς. Confus de m'y voir exposé αἰσχυνθεὶς νὰ ἐκτεθῶ εἰς αὐτούς. Se disposer à me venir chercher ἑτοιμαζόμενον νὰ ἔλθῃ νὰ μὲ εὕρῃ. Hors d'haleine πνευστιῶν. D'avoir prévenu le secours ὅτι ἐπρόλαβον τὴν βοήθειαν. Plus... plus... ὅσον περισσότερον... τόσον περισσότερον... Ému συγκεκινημένος. Avaient inondé mon cœur εἶχον πλημμυρήσει, κατακλύσει τὴν καρδίαν μου.

ΣΕΛΙΣ 33. La sienne τὴν πατρίδα αὐτοῦ. Il ne put lui survivre δὲν ἠδυνήθη νὰ ἐπιζήσῃ αὐτῇ (τῇ πατρίδι αὐτοῦ). En serait le plus grand θὰ ἦτο ὁ μέγιστος (τῶν συγχρόνων αὐτοῦ). Plus je rentre en moi ὅσον περισσότερον ἐμβαθύνω εἰς ἐμαυτόν. Il n'en est rien pourtant καὶ ὅμως τοῦτο δὲν εἶναι ἀληθές, εἶναι ψευδές. Ἀ considérer θεωρουμένης, λαμβανομένης ὑπ' ὄψιν τῆς...

ΣΕΛΙΣ 34. Quelle indignation s'allume en nous ὁποία ἀγανάκτησις ἐκρήγνυται ἐν ἡμῖν. Quand cette attente est frustrée ! ὅταν ψευσθῶμεν τῆς ἐλπίδος ταύτης ! Ne souille point μὴ καταισχύνῃς. Je tiendrai tout ce que je t'ai promis θὰ τηρήσω πᾶν ὅ,τι σοὶ ὑπεσχέθην. Ce n'est point dans la lice οὐχὶ ἐν τῇ κονίστρᾳ. Cela seul m'empêcherait d'en douter καὶ τοῦτο μόνον θὰ μ' ἠμπόδιζε ν' ἀμφιβάλλω περὶ τούτου. Une si choquante dissonance τόσον δυσάρεστος παραφωνία.

ΣΕΛΙΣ 35. Qu'ils sont petits πόσον μικροὶ εἶναι. Se peut-il que... εἶναι δυνατὸν νὰ... D'un ambitieux sectaire φιλοδόξου, δοξομανοῦς αἱρετικοῦ. Quelle présence d'esprit ὁποία ἑτοιμότης πνεύματος. Sans ostentation ἄνευ ἐπιδείξεως. Trait pour trait ἀκριβῶς, πιστῶς. Si frappante τόσον ἐκπληκτική. Tous les Pères πάντες οἱ Πατέρες τῆς Ἐκκλησίας. Sans ignominie ἄνευ ὀνείδους. L'avaient mise en pratique εἶχον βάλει αὐτὴν εἰς πρᾶξιν. Il ne fit que dire ἁπλῶς μόνον εἶπεν.

ΣΕΛΙΣ 36. Ce que c'était que la justice τί ἦτο ἡ δικαιοσύνη. Avant qu'il eût défini la vertu πρὶν δώσῃ τὸν ὁρισμὸν τῆς ἀρετῆς, πρὶν ὁρίσῃ τὴν ἀρετήν. La Grèce abondait en hommes vertueux ἡ Ἑλλὰς ἔγεμεν, εἶχε πλῆθος ἐναρέτων ἀνδρῶν. La plus haute sagesse se fit entendre ἡ ὑπερτάτη σοφία ἠκούσθη. Prie pour ses bourreaux acharnés δέεται ὑπὲρ τῶν λυσσαλέων δημίων, φονέων αὐτοῦ. Lettre sur le suicide ἐπιστολὴ περὶ τῆς αὐτοκτονίας· ὁ ἥρως τοῦ μυθιστορή-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ματος La Nouvelle Héloïse, ἐξ οὗ ἐλήφθη ἡ ἐπιστολὴ αὕτη, εἶχε γράψει πρὸς φίλον του τοὺς λόγους δι' οὓς ἤθελε ν' αὐτοκτονήσῃ· οὗτος δέ, ἀπαντῶν, ἀνασκευάζει αὐτοὺς διὰ τῆς παρούσης ἐπιστολῆς. Un aveugle transport t'égare τυφλὴ παραφορὰ σὲ ἀποπλανᾷ. D'autres maux que les tiens χείρονα τῶν σῶν δεινά. Et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher καὶ τὸν θεωρῶ μετὰ τόσης ἀδιαφορίας, ὥστε δὲν πηγαίνω νὰ τὸν ζητήσω, νὰ τὸν εὕρω.

ΣΕΛΙΣ 37. Si je ne m'en sers point ἐὰν δὲν κάμνω χρῆσιν τούτου. 'A qui t'en prends-tu ? τίνα μέμφεσαι διὰ τοῦτο ; 'A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? εἰς τί χρησιμεύεις ἐν ᾗ καταστάσει εὑρίσκεσαι ; 'A ce que tu peux être εἰς ὅ,τι δύνασαι νὰ γείνῃς. Que ta lettre même ἢ αὐτὴν τὴν ἐπιστολήν σου. Du sens ὀρθοφροσύνην. Juste ὀρθῶς. Et que je ne daignerais pas même relever καὶ εἰς ὃ δὲν ἤθελον κἂν ἀξιώσει ν' ἀπαντήσω. Au hasard κατὰ τύχην. Sur ce point περὶ τούτου. Pied à pied λέξιν πρὸς λέξιν, κατὰ λέξιν. Dont on fait souvent beaucoup de bruit περὶ ὧν πολλάκις γίνεται πολὺς θόρυβος. Quelque condition particulière ἴδιός τις ὅρος, λόγος, ἰδία τις περίστασις.

ΣΕΛΙΣ 38. Chacun se croit dispensé ἕκαστος θεωρεῖ ἑαυτὸν ἀπηλλαγμένον, μὴ ὑπόχρεων νὰ... Entend qu'elles obligent tout le monde ἐννοεῖ νὰ εἶναι ταῦτα ὑποχρεωτικὰ τοῖς πᾶσιν. Encore un coup ἔτι ἅπαξ, καὶ αὖθις. Singulière παράδοξος. Ils doivent t'être bien obligés des armes θὰ σοὶ εἶναι λίαν ὑπόχρεοι διὰ τὰ ὅπλα. L'emportera sur...θέλει ὑπερισχύσει τῆς... ὑπερνικήσει τὴν... Ils en trouveront aussi le droit θὰ εὕρωσι καὶ τὸ πρὸς τοῦτο, τὸ κακουργεῖν, δικαίωμα. Si tu as commencé ἂν ἤρχισες νὰ ζῇς. Une tâche pour la remplir ἔργον νὰ ἐκτελέσῃς, ἐκπληρώσῃς. Si tu as fait ta journée ἐὰν εἰργάσθης, ἐὰν ἐτελείωσες τὸ ἔργον τῆς ἡμέρας. Qui te demandera compte ὅστις θὰ σοὶ ζητήσῃ λόγον. Pour être en droit ὥστε νὰ ἔχῃ δικαίωμα. Des lieux communs κοινοὺς τόπους. Cent fois rebattus μυριάκις ἐπαναληφθέντας. Est-ce donc à dire ? τοῦτο λοιπὸν σημαίνει ; ἕπεται ἄρα ἐκ τούτου ; Par accident τυχαίως.

ΣΕΛΙΣ 39. Et ne regarde que... καὶ ἀφορᾷ μόνον... Son rapport avec son objet ἡ σχέσις αὐτῆς πρὸς τὸ ἀντικείμενον αὐτῆς, δηλ. εἰς ὃ πρέπει ν' ἀφορᾷ. Que je n'aie pas démêlé ὅτι δὲν διέγνωσα, δὲν διέκρινα. Des tiens περὶ τῶν σῶν (κακῶν). Ouvertement παρρησίᾳ. Me voilà forcé ἰδού, εἶμαι ἠναγκασμένος. Homme de bien ἐνάρετος ἄνθρωπος. C'est changer l'état de la question τοῦτο μεταβάλλει τὴν θέσιν τοῦ ζητήματος. Passons ἔστω. Les deux

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

substances δηλ. ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα.

ΣΕΛΙΣ 40. Ceux-ci οὗτοι, δηλ. οἱ σωματικοὶ πόνοι, αἱ σωματικαὶ νόσοι. S'invétèrent γίνονται χρόνιοι. Cette machine mortelle τὴν θνητὴν ταύτην μηχανήν, δηλ. τὸ σῶμα. Dément διαψεύδει. Plus inhérents μᾶλλον συμφυεῖς. Qui les occasionne ὅπερ προξενεῖ ταύτας. Ne pût θὰ ἠδύνατο. Quoi qu'il en soit ὅπως ποτ' ἂν ᾖ, ὁπωσδήποτε. Ne font qu'augmenter sans cesse ἀδιαλείπτως, διηνεκῶς αὐξάνουσιν. 'A disposer de lui νὰ διαθέτῃ ἑαυτόν, δηλ. ν' αὐτοκτονῇ. En s'ôtant la vie αὐτοκτονῶν. Pour vives qu'elles soient ὅσον ὀξεῖς καὶ ἂν εἶναι. Les opérations de la chirurgie αἱ χειρουργικαὶ ἐγχειρίσεις.

ΣΕΛΙΣ 41. Qu'est-il donc besoin τίς ἡ χρεία λοιπόν. Qu'éteint ἃς καταπαύει, πραΰνει. Pour qui fait cas δι' ἐκεῖνον ὅστις περὶ πολλοῦ ποιεῖται. Que le peu qu'ils valent καὶ ἐκτιμᾷ τὰ ἔτη κατὰ τὴν μικράν των ἀξίαν. De la mort ou du temps ὁ θάνατος ἢ ὁ καιρός. Bon mot ἀστεϊσμός. Sans bonne foi οὐχὶ εἰλικρινής. Même en supposant καὶ ἂν ὑποθέσωμεν. Par l'assurance βέβαιος ὤν. S'en priver νὰ στερηθῶμεν τῆς ἡδονῆς ταύτης. Par elle-même αὐτὴ καθ' ἑαυτήν, ἀφ' ἑαυτῆς. Demeure μένει.

ΣΕΛΙΣ 42. Autant vaudrait dire ἤθελεν εἶσθαι τὸ αὐτὸ ὡς νὰ ἔλεγες. Et de tromper καὶ νὰ παραβῇς. Oh! l'exact dénombrement que tu fais! ὤ! τί ἀκριβῆ ἀπαρίθμησιν κάμνεις! De vendre son sang νὰ πωλήσῃ τὸ αἷμά του, δηλ. νὰ μισθωθῇ στρατιώτης. Tu ne balances point δὲν διστάζεις. Pour sortir de la vie ἵν' ἀποθάνῃς. T'autoriser... νὰ στηριχθῇς ἐπί... Qu'ils se crussent en droit ὅτι ἐνόμιζον ἑαυτοὺς δικαιουμένους. 'A charge ἐπαχθής. Pour que cette ressource lui fût permise ἵνα τὸ μέσον τοῦτο τῷ ἐπετρέπετο.

ΣΕΛΙΣ 43. Aux Fourches Caudines εἰς τὰ Καυδιανὰ στενά, ἔνθα ὁ Ρωμαϊκὸς στρατὸς περικυκλωθεὶς ὑπὸ τῶν Σαυνιτῶν ἠναγκάσθη νὰ καταθέσῃ τὰ ὅπλα καὶ νὰ διέλθῃ ὑπὸ τὸν ζυγὸν (321 π.Χ.). 'A sa défaite τῇ ἥττῃ αὐτοῦ, ἐν τῇ ἐν Κάνναις μάχῃ (216 π. Χ.). Se laissèrent-ils volontairement livrer παρεδόθησαν ἑκουσίως. Il en coûtait si peu de mourir ἦτο τόσον εὔκολον ν' ἀποθάνωσιν. Et que l'État fut en proie καὶ ὅτε ἡ Πολιτεία ὑπῆρξεν ἔρμαιον. De cesser d'être νὰ παύωσι τοῦ νὰ ὑπάρχωσι, δηλ. ν' αὐτοκτονῶσιν. Ils étaient en droit εἶχον τὸ δικαίωμα. Et de se rendre à eux-mêmes καὶ ν' ἀποδίδωσιν ἑαυτοῖς. Afin qu'on ne vît ἵνα μὴ ἴδῃ ὁ κόσμος. Sur ton obscurité προτείνων τὸ ἄσημόν σου, τὸ ἀφανὲς τῆς καταστάσεώς σου. Et pour n'avoir καὶ διότι δὲν ἔχεις. Il te sied bien σοὶ ἁρμόζει, σοὶ πρέπει ἀληθῶς. Furtive κλοπιμαῖος. Je ne tiens à rien

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ὑπ' οὐδενὸς κρατοῦμαι, τίποτε δὲν μ' ἐμποδίζει.

ΣΕΛΙΣ 44. Tu ne saurais faire δὲν δύνασαι νὰ κάμῃς. Par cela seul qu'il existe καὶ δι' αὐτῆς μόνης τῆς ὑπάρξεώς του. J'ai pitié de tes erreurs σὲ οἰκτείρω διὰ τὴν πλάνην σου. Que mon abord intimide οὗς ἡ προσπέλασίς μου φοβίζει, δηλ. οἵτινες φοβοῦνται νὰ μὲ πλησιάσωσιν. D'abuser de ma bourse νὰ κάμῃς κατάχρησιν τοῦ βαλαντίου μου. Fais-moi riche κατάστησόν με πλούσιον, διαθέτων τὰ πλούτη μου ὑπὲρ τῶν πτωχῶν.

ΣΕΛΙΣ 45. Nous ne nous tenons jamais au temps présent δὲν ἀρκούμεθα, δὲν ἐμμένομεν ποτὲ εἰς τὸ παρόν. Nous anticipons προλαμβάνομεν. Pour hâter ἵνα ἐπιταχύνωμεν. Si imprudents τοσοῦτον ἄφρονες εἴμεθα. Et échappons sans réflexion le seul qui subsiste καὶ παραβλέπομεν ἀπερισκέπτως τὸ μόνον ὅπερ ὑφίσταται.

ΣΕΛΙΣ 46. D'ordinaire ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον, συνήθως. Nous blesse μᾶς λυπεῖ, μᾶς δυσαρεστεῖ. Que chacun examine ses pensées ἂς ἐξετάσῃ ἕκαστος τὰς σκέψεις του. Nous disposant toujours à être heureux προπαρασκευαζόμενοι πάντοτε νὰ γείνωμεν εὐτυχεῖς. C'est une longue guerre que celle où ...εἶναι μακρὸς ὁ πόλεμος καθ' ὅν... Ne servent qu'à la relever davantage συντελοῦσι δὲ μόνον ἵν' ἀναδείξωσιν αὐτὴν ἔτι μᾶλλον. Ne peuvent rien οὐδόλως ἰσχύουσιν. Ne font que l'irriter encore plus καὶ μόνον ἐρεθίζουσι, παροξύνουσιν αὐτὴν ἔτι μᾶλλον. Quand on oppose ὅταν ἀντιτάσσῃ τις. Convaincants πειστικοί. Confondent ἀνατρέπουσι, μηδενίζουσιν.

ΣΕΛΙΣ 47. Borné περιοριζομένην. En (conduit) ταύτης, τῆς βίας. Estropiés πηρώσει. A nous perdre d'honneur νὰ καταστρέψῃ τὴν τιμὴν ἡμῶν. En justice ἐπὶ δικαστηρίου. Des personnes publiques ἐννοεῖ τοὺς δημοσίους κατηγόρους, τοὺς βασιλικοὺς ἐπιτρόπους. Que fera-t-on là-dessus ? τί θὰ γείνῃ περὶ τούτου ; Incontinent παρευθύς, παραχρῆμα. La probité et la suffisance τὴν χρηστότητα καὶ τὴν ἱκανότητα. Qu'un seul suffise ὅτι εἷς καὶ μόνος ἀρκεῖ. De peur que la passion n'altère ἐκ φόβου μὴ τὸ πάθος διαστρέψῃ. Tant on apporte de soin τοσαύτη καταβάλλεται προσοχή.

ΣΕΛΙΣ 48. Les ministres οἱ λειτουργοί. D'ôter la vie τοῦ ἀφαιρεῖν τὴν ζωὴν ἀπὸ τῶν... Selon les dépositions des témoins κατὰ τὰς καταθέσεις τῶν μαρτύρων. Qui leur sont prescrites τοὺς ἐπιτασσομένους αὐτοῖς (τύπους). Ensuite desquelles μετὰ τοὺς ὁποίους. Y (condamnent) εἰς αὐτόν, τὸν θάνατον. De pourvoir νὰ φροντίσωσι, νὰ προνοήσωσι περί... Abhorre tellement le sang τοσοῦτον ἀποτροπιάζεται τὸ αἷμα. De concevoir νὰ ἐννοήσωμεν.

ΣΕΛΙΣ 49. La moderne ἐννοεῖ-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ται ville. Ne saurait plus δὲν δύναται πλέον.

ΣΕΛΙΣ 50. D'où vous dominiez la capitale ὁπόθεν ἐδεσπόζετε τῆς πρωτευούσης. L'éveil des carillons ἀντὶ l'éveil des cloches. Tressaillir σκιρτώσας. Des tintements κωδωνισμοί. S'avertissent qu'on va commencer ἀγγέλλουσιν ἀλλήλοις, εἰδοποιοῦνται, ὅτι μέλλουσι ν' ἀρχίσωσι. L'oreille a aussi sa vue καὶ τὸ οὖς ἔχει τὴν ὅρασιν αὐτοῦ. La vibration de chaque cloche ἡ δόνησις ἑκάστου κώδωνος. Elles se fondent συγχωνεύονται, συνενοῦνται. Elles s'amalgament συμμίγνυνται, συμφύρονται. Se dégage ἀναδίδεται, ἐξέρχεται. Tourbillonne περιδινεῖται. De ses oscillations τῶν δονήσεων αὐτῆς. Serpenter à part βαίνοντα ἑλικοειδῶς, ἐλισσόμενον χωριστά. Des sonneries ἐκ τῶν κωδώνων. Tour à tour ἐναλλάξ. Crécelle κρόταλον, κρέμβαλον ξύλινον παράγον ἦχον ὀξύν, κρουόμενον ἄλλοτε ἀντὶ κώδωνος τὴν Πέμπτην καὶ τὴν Παρασκευὴν τῆς Μεγάλης Ἑβδομάδος. Bourdon μέγας κώδων ἐκκλησίας. Sauteler ὑποσκιρτώσας, ἀρχ. λέξις· σήμερον λέγουσι sautiller. L'octave μουσ. ἡ ὀγδόη. Ailées πτεροέσσας, πτερωτάς. La riche gamme τὴν πλουσίαν μουσικὴν κλίμακα. Saint-Eustache ἐκκλησία τῶν Παρισίων. Tout au travers ἐξυπακούεται de cette riche gamme. Zigzags ἑλιγμούς.

ΣΕΛΙΣ 51. S'évanouissent ἐξαφανίζονται. L'abbaye Saint-Martin μοναστήριον τῶν Παρισίων. Chanteuse aigre et fêlée ψάλτης, ἀοιδὸς διάτορος καὶ ραγισμένος, δηλ. ὁ διάτορος ἦχος τῶν ραγισμένων κωδώνων τοῦ Saint-Martin. La Bastille ἡ Βαστίλλη, παλαιὸν φρούριον, ΒΔ. τῶν Παρισίων. Louvre μέγα ἀνάκτορον κείμενον ἐπὶ τῆς δεξιᾶς ὄχθης τοῦ Σηκουάνα χρησιμεῦον ἄλλοτε ὡς κατοικία τῶν βασιλέων τῆς Γαλλίας. Basse-taille βαρυτονία. Du Palais ἐννοεῖ du Palais de Justice τοῦ Μεγάρου τῆς Δικαιοσύνης, ὅπερ ἐχρησίμευσεν ὡς διαμονὴ τῶν βασιλέων τῆς Γαλλίας πρὸ τῆς ἐγκαταστάσεως αὐτῶν ἐν τῷ Λούβρῳ. Des trilles τερετισμούς. Coupetée λέξις δημιουργηθεῖσα ὑπὸ τοῦ συγγραφέως, σημ. συνέχεια, σειρὰ κωδωνισμῶν. Beffroi πύργος κωδωνοφόρος, κωδωνοστάσιον· καὶ αὐτὸς ὁ κώδων. Comme l'enclume sous le marteau ὡς ὁ ἄκμων ὑπὸ τὴν σφῦραν. Par intervalles κατὰ διαλείμματα. De la triple volée ἐκ τῆς τριπλῆς κωδωνοκρουσίας. Saint-Germain-des-Prés ἐκκλησία τῶν Παρισίων. A la strette πρὸς τὴν ἐπῳδὸν τοῦ Χαῖρε Μαρία. Aigrette d'étoiles πυροτέχνημα ὁμοιάζον πρὸς πτεροθύσανον. Confusément συγκεχυμένως. Tutti λέξις ἰταλικὴ σημαίνουσα : σύμπαντα, πάντα ὁμοῦ, καὶ δεικνύουσα ὅτι πάντα τὰ μέρη πρέπει ν' ἀκουσθῶσι. D'un demi-million d'hommes ὁ πληθυσμὸς τῶν Παρισίων κατὰ τὸν χρόνον ἐκεῖνον ἦτο 150,000 ψυχῶν περίπου. Le quatuor ἡ

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

τετραφωνία. Buffets d'orgues θῆκαι ἐκκλησ. ὀργάνων. Demi-teinte ὅρος τῆς ζωγραφικῆς, ὑπόχρωσις. De trop rauque τὸ πολὺ βραγχῶδες. Dans des flûtes de pierre ἐντὸς λιθίνων αὐλῶν, δηλ. κωδωνοστασίων.

ΣΕΛΙΣ 52. Ils faisaient un front ἀπετέλουν μέτωπον. Pour les appuyer πρὸς ὑποστήριξιν, πρὸς ἐνίσχυσιν. La division τὴν μεραρχίαν. Les lanciers τοὺς λογχοφόρους. Une de leurs batteries μὲ τὴν μίαν πυροβολαρχίαν αὐτῶν. Se déployer ν'ἀναπτυχθῶσι. La chaussée ἡ ὁδός. Un spectacle formidable τρομερὸν θέαμα. Bélier κριός, πολιορκητικὴ μηχανή. Une brèche ρωγμήν, ῥῆγμα. Toujours compacte et serrée πάντοτε συμπαγὲς καὶ πυκνόν. Au grand trot μὲ ταχὺν ἢ μέγαν καλπασμόν. A travers un nuage de mitraille crevant sur elle διὰ μέσου νεφέλης μύδρων διαρρηγνυμένων ἐπ' αὐτοῦ.

ΣΕΛΙΣ 53. Le piétinement ἡ ἀδιάκοπος κροῦσις τῶν ποδῶν. Deux immenses couleuvres d'acier δύο πελωρίους χαλυβδίνους ὄφεις. Redoute περιβολή, περίφραγκτον ὀχύρωμα συνήθως τετράγωνον. La Moskova ποταμὸς τῆς κεντρικῆς Ρωσσίας, εἰς οὗ τὰς ὄχθας οἱ Γάλλοι ἤραντο περιφανῆ νίκην κατὰ τῶν Ρώσσων τῷ 1812. Par la grosse cavalerie ὑπὸ τοῦ βαρέος ἱππικοῦ. Ondulait et se conflait ἐκινεῖτο κυματοειδῶς καὶ ἐξωγκοῦτο. Comme un anneau de polype ὡς δακτύλιος τοῦ πολύποδος. Pêle-mêle de casques κυκεὼν περικεφαλαιῶν. Comme les écailles sur l'hydre ὡς τὰ λέπη ἐπὶ τῆς ὕδρας. Coïncidence numérique ἀριθμητικὴ σύμπτωσις. En treize carrés εἰς δεκατρία τετράγωνα. La crosse à l'épaule couchant en joue μὲ τὴν ἀκτηρίδα ἐπ' ὤμου σκοπεῦον...Elle écoutait monter ἤκουεν ἀνερχομένην. Le grossissement τὴν μεγέθυνσιν, τὴν αὔξησιν. Des sabots τῶν ὁπλῶν τῶν ἵππων. Le cliquetis des sabres τὴν κλαγγὴν τῶν σπαθῶν. Brandissant des sabres κραδαινόντων σπάθας.

ΣΕΛΙΣ 54. Déboucha sur le plateau ἐξεχύθη ἐπὶ τοῦ ὀροπεδίου. Parvenus au point culminant φθάσαντες εἰς τὸ ὕψιστον σημεῖον. Effrénés ἀκάθεκτοι. Le ravin ἡ χαράδρα, ἡ φάραγξ. Béant χαίνουσα. 'A pic ἀπόκρημνος, ἀπορρώξ. Profond de deux toises βάθους δύο ὀργυιῶν. Y ἐκεῖ, ἐν αὐτῇ, τῇ φάραγγι. Se dressaient ἠνωρθοῦντο. Sur la croupe ἐπὶ τῶν ὀπισθίων. La force acquise ἡ κτηθεῖσα δύναμις. Le ravin inexorable ἡ ἀδυσώπητος φάραγξ. Pêle-mêle φύρδην μίγδην.

ΣΕΛΙΣ 55. Venez çà tous ἐλᾶτε ἐδῶ ὅλοι. Que je vous distribue νὰ σᾶς διανείμω.

ΣΕΛΙΣ 56. Pour tantôt διὰ τὴν ἑσπέραν ταύτην, δι' ἀπόψε. Et règle à chacun son emploi καὶ νὰ κανονίσω εἰς ἕκαστον τὴν ὑπηρεσίαν

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

του. Les armes à la main μὲ τὰ ὅπλα εἰς τὴν χεῖρα, ἐννοεῖ τὸ σάρωθρον. Je vous commets au soin de... σοῦ ἀναθέτω τὴν φροντίδα τοῦ νά...De peur de les user (ἐκ φόβου) μήπως τὰ φθείρῃς. Je vous constitue au... σοῦ ἀναθέτω τήν... Et qu'il se casse καὶ ἂν σπάσῃ. Je m'en prendrai à vous θὰ ἐπιρρίψω τὸ σφάλμα εἰς σέ, κοιν. θὰ τὰ βάλω μαζί σου. Et le rabattrai sur vos gages καὶ θὰ τὸ κόψω ἀπὸ τὸν μισθόν σου. Châtiment politique ὀρθή, δικαία τιμωρία. De rincer les verres νὰ πλύνῃς τὰ ποτήρια. Siquenilles ἐπενδύτης μακρὸς ἐκ λινοῦ ὑφάσματος ὃν ἐφόρουν οἱ θεράποντες ἵνα προφυλάττωσι καὶ κρύπτωσι τὰ ἐνδύματα αὐτῶν. Ἐκαλεῖτο προσέτι souquenilles καὶ chiquenilles. Est-ce à votre cocher ou bien à votre cuisinier πρὸς τὸν ἁμαξηλάτην σας ἢ πρὸς τὸν μάγειρόν σας...

ΣΕΛΙΣ 57. Quelle diantre de cérémonie est-ce là? Τί διάβολο τελετὴ εἶναι αὐτή; ἐννοεῖ τὴν μεταμφίεσιν τοῦ Maître Jacques ὡς μαγείρου. Dis-moi un peu γειά 'πέ μου. Épée de chevet ξίφος τιθέμενον τὴν νύκτα ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον ἵνα ἦναι πάντοτε πρόχειρον, μεταφορικῶς δέ: ἐπιχείρημα, λόγος ὃν ἔχει τις πάντοτε εἰς τὸ στόμα δι' ὅλας τὰς περιστάσεις. Par ma foi μὰ τὴν ἀλήθειαν. Mon office de cuisinier τὸ ἔργον μου ὡς μαγείρου. Céans ἐδῶ, ἐν τῇ οἰκίᾳ. Le factoton, σήμερον γράφεται factotum, σημαίνει δέ: ἄνθρωπος ἔμπιστος ἀναμιγνύμενος εἰς πάντα ἔν τινι οἰκίᾳ, κοιν. ὅστις εἶναι εἰς τὰ μέσα καὶ εἰς τὰ ἔξω.

ΣΕΛΙΣ 58. Voilà pour traiter μὲ αὐτὰ δύναταί τις νὰ δειπνίσῃ, νὰ ἑστιάσῃ. Rôt... ψητόν. De faire crever tout le monde νὰ κάμῃς ὅλους νὰ σκάσουν. A force de mangeaille ἀπὸ τὴν πολυφαγίαν. C'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes τράπεζα πλήρης πολλῶν φαγητῶν εἶναι ἀνδροτομεῖον. Ἐνταῦθα viandes ἐννοεῖ παντὸς εἴδους τροφάς.

ΣΕΛΙΣ 59. Sentence ἀπόφθεγμα. Quelque bon haricot ἔδεσμα ἐκ τεμαχίων προβείου κρέατος, γεωμήλων καὶ γογγυλῶν. Reposez-vous sur moi ἐπαναπαυθῆτε εἰς ἐμέ. Tous prêts ἀντὶ tout prêts. Qu'ils sont sur la litière ὅτι εἶναι ἀσθενεῖς, ἀνάπηροι, ὥστε νὰ μὴ δύνανται νὰ ἐξέλθωσιν ἐκ τοῦ σταύλου.

ΣΕΛΙΣ 60. Des façons de chevaux ὁμοιώματα ἵππων. Cela me fend le cœur αὐτὸ μοῦ σχίζει τὴν καρδίαν. J'ai une tendresse ὑπονοεῖται telle. Que c'est moi-même... ὅτι ἐγὼ ὁ ἴδιος (ὑποφέρω) ὅταν βλέπω αὐτοὺς ὑποφέροντας, πάσχοντας. Je m'ôte pour eux les choses de la bouche κόπτω χάριν αὐτῶν ἀπὸ τὸ φαγητόν μου. De son prochain τοῦ πλησίον αὐτοῦ· ἡ πρὸς τοὺς ἵππους ἀγάπη τοῦ Maître Jacques φθάνει μέχρι τοῦ ν' ἀποκαλῇ αὐτοὺς *πλησίον αὐτοῦ*. Je ferais conscience de leur don-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ner des coups de fouet θὰ ἐθεώρουν, θεωρῶ ἄδικον, σκληρὸν νὰ τοὺς μαστιγώνω. Qu'ils ne peuvent pas ἀντὶ quand ils ne... ἐνῷ δὲν δύνανται. Nous fera-t-il ici besoin θὰ μᾶς χρειασθῇ ἐδῶ, θὰ ἔχωμεν ἐδῶ ἀνάγκην αὐτοῦ. Le raisonnable ἐνταῦθα ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ raisonneur ἀντιλόγος. Fait bien le nécessaire πολυπραγμονεῖ, ἀναμιγνύεται εἰς ὅλα. Paix! ἡσυχία! Je ne saurais souffrir δὲν δύναμαι ν' ἀνεχθῶ.

ΣΕΛΙΣ 61. Pour vous gratter διὰ νὰ σᾶς κολακεύῃ. Vous faire sa cour νὰ σᾶς περιποιῆται. J'enrage εἶμαι νὰ σκάσω ἀπὸ τὸ κακόν μου. En dépit que j'en aie ἄκων, καίτοι ἔχω λόγους οἱ ὁποῖοι μὲ ἀποτρέπουσι τούτου. Je vous mettrais en colère θὰ σᾶς ἐξώργιζον. C'est me faire plaisir θὰ μ' εὐχαριστήσῃς. Brocards χλευασμούς, δηκτικοὺς λόγους. De votre lésine τῆς ρυπαροφιλαργυρίας σας. Des almanachs ἡμερολόγια. Quatre-temps νηστεῖαι τριήμεροι παρὰ Καθολικοῖς κατὰ τὰς ἀρχὰς ἑκάστης τῶν τεσσάρων ὡρῶν τοῦ ἔτους. Les vigiles τὰς παραμονὰς τῶν ἑορτῶν. Ἡ ἐκκλησία παραγγέλλει ἐπίσης νηστείας κατὰ τὰς παραμονάς. Votre monde τοὺς ὑπηρέτας σας. Étrennes ἐπινομίς, ἁγιοβασιλειάτικα. De leur sortie d'avec vous κατὰ τὴν ἀποχώρησιν αὐτῶν ἀπὸ τῆς ὑπηρεσίας σας. Vous fîtes assigner ἐνηγάγετε, ἐκινήσατε ἀγωγὴν κατά. Un reste de gigot de mouton ἓν ὑπόλοιπον, ἀπομεινάρι προβείου μηροῦ. Qu'on vous surprit ὅτι σᾶς συνέλαβον.

ΣΕΛΙΣ 62. Où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ὅπου νὰ μὴ ἀκούσῃ νὰ σᾶς περιγελοῦν, νὰ ἐπικρίνουν τὴν διαγωγήν σας, νὰ λέγουν ἐναντίον σας μυρία ὅσα. Vous êtes la fable et la risée εἶσθε ὁ περίγελως. Fesse-mathieu ἐξηνταβελόνης. Un maraud ἀχρεῖος. Un coquin κάθαρμα. 'A propos ἐν δεόντι, εὐκαίρως, ἐπάνω εἰς τὴν ὥραν. J'ai guigné παρεφύλαξα. Sauvons-nous ἂς φύγωμεν.

ΣΕΛΙΣ 63. Au voleur! πιάστε τὸν κλέπτην! Puisque tu m'es enlevé ἀφοῦ σὲ ἥρπασαν ἀπ' ἐμοῦ. C'en est fait τετέλεσται. Ou en m'apprenant ἢ πληροφορῶν με. Qui que ce soit qui ait fait ὁποιοσδήποτε ἔκαμε. Qu'on ait épié l'heure νὰ ἐκαιροφυλάκτησαν. 'A mon traître de fils πρὸς τὸν ἄθλιον υἱόν μου. Quérir la justice νὰ φέρω τὴν δικαιοσύνην. Et faire donner la question à toute la maison καὶ νὰ ὑποβάλω εἰς βασάνους, εἰς βασανισμοὺς ὅλους τοὺς ἐν τῇ οἰκίᾳ. Que de gens assemblés! τοὺς θεατὰς παρατηρεῖ καὶ δεικνύει ὁ Harpagon. De grâce πρὸς θεοῦ.

ΣΕΛΙΣ 64. Et se mettent à rire καὶ ἀρχίζουν νὰ γελοῦν. Des archers ἀστυνομικοὶ ὑπάλληλοι ἄλλοτε, χωροφύλακες. Des prévôts πρεβότοι, ὑπαξιωματικοὶ ἐκτελοῦντες ἀστυνομικὰ χρέη ἄλλοτε. Des gênes στρέβλαι. Des potences et

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

des bourreaux ἀγχόναι καὶ δήμιοι. Que j'ai fait pendre de personnes ὅσους ἀνθρώπους ἐκρέμασα. 'A prendre cette affaire en main νὰ ἐπιληφθῶσι ταύτης τῆς ὑποθέσεως. Requises ἀπαιτούμεναι. Bien comptés σωστὰ σωστά. Pour l'énormité du crime ὡς πρὸς τὸ μέγεθος τοῦ ἐγκλήματος. S'il demeure impuni ἐὰν μείνῃ ἀτιμώρητον. En quelles espèces εἰς τί εἴδους νομίσματα.

ΣΕΛΙΣ 65. Louis d'or χρυσᾶ λουδοβίκεια. Pistoles πιστόλαι, νόμισμα ἀξίας 10 λιβρῶν. Trébuchantes βαρύσταθμοι, πρόσβαροι, δηλ. οὔτε κίβδηλοι, οὔτε τετριμμέναι, ἐκ τοῦ trébuchet, μικρὰ τρυτάνη, δι' ἧς ἐβεβαιοῦντο ἐὰν τὰ νομίσματα εἶχον τὸ νόμιμον βάρος. Je m' en vais revenir θὰ ἐπιστρέψω (μετ' ὀλίγον). Qu'on me l'égorge tout à l'heure ἂς μοῦ τὸ σφάξουν ἀμέσως, ἐννοεῖ τὸ χοιρίδιον. Qu'on me lui fasse griller les pieds ἂς μοῦ τσουρουφλίσουν τὰ πόδια του. Qu'on me le pende ἂς μοῦ τὸ κρεμάσουν. Me vient d'envoyer πρὸ ὀλίγου μοῦ ἔστειλε. Vous l'accommoder νὰ σᾶς τὸ μαγειρεύσω. Il n'est pas question de cela δὲν πρόκειται περὶ τούτου. Je suis un homme à ne vous point scandaliser δὲν εἶμαι ἄνθρωπος νὰ σᾶς δυσφημήσω προξενῶν σκάνδαλον. Dans la douceur μὲ τὸ καλόν. Monsieur est de votre soupé ὁ κύριος ἀπ' ἐδῶ, δηλ. ὁ ἀστυνόμος, θὰ μετάσχῃ τοῦ δείπνου σας; Je montrerai tout ce que je sais faire θὰ δείξω πᾶν ὅ,τι δύναμαι νὰ κάμω, πᾶσαν τὴν τέχνην μου. Je vous traiterai θὰ σᾶς δειπνίσω, θὰ σᾶς ἑστιάσω.

ΣΕΛΙΣ 66. Ce n'est pas là l'affaire δὲν πρόκειται περὶ τούτου. Intendant ἐννοεῖ τὸν Βαλέριον. Qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie ὁ ὁποῖος περιέκοψε τὰ πτερά μου μὲ τὸ ψαλίδι τῆς οἰκονομίας του. 'A sa mine ἐκ τοῦ ἐξωτερικοῦ του, ἐκ τῆς μορφῆς του. Honnête homme οὐχὶ χρηστὸς ἄνθρωπος, ἀλλ' ἄνθρωπος εὐτράπελος, ἀστεῖος, ὅστις θὰ ὁμολογήσῃ τὰ πάντα μὲ τὸ καλόν, πρὸς ἀποφυγὴν σκανδάλου. Sans se faire mettre en prison χωρὶς νὰ φυλακισθῇ. Il n'est pas que vous ne sachiez καὶ δὲν εἶνε δυνατὸν σὺ νὰ μὴ ἠξεύρῃς, καὶ σὺ θὰ ἠξεύρῃς βεβαίως. J'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt ἔχω προσέτι πάθος ἐναντίον του διὰ τοὺς ραβδισμούς, τοὺς ὁποίους μοῦ ἔδωκε πρὸ ὀλίγου. Qui a fait le coup ὁ ὁποῖος διέπραξε τὴν κλοπήν.

ΣΕΛΙΣ 67. Sur quoi le crois-tu? ἀπὸ τί τὸ νομίζεις; L'as-tu vu rôder τὸν εἶδες περιφερόμενον. Je lui ai vu εἶδον νὰ κρατῇ, νὰ ἔχῃ. Dépeignez-la un peu γειὰ περίγραψέ την.

ΣΕΛΙΣ 68. Pour ce qu'elle contient ὡς πρὸς τὸ περιεχόμενον αὐτῆς. Ne sauriez-vous m'aider μήπως δύνασθε νὰ μὲ βοηθήσετε. Ne lui allez pas dire μὴ τοῦ εἰ-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

πῆτε. Bien du trouble et du désordre πολλὴ ταραχὴ καὶ σύγχυσις. Au contrat que vous venez faire εἰς τὸ προικοσύμφωνον τὸ ὁποῖον ἔρχεσθε νὰ κάμητε (ὁ Anselme ἔμελλε νὰ νυμφευθῇ τὴν Ἐλίζαν, τὴν θυγατέρα τοῦ Harpagon).

ΣΕΛΙΣ 69. Qui s'est coulé chez moi ὅστις παρεισέδυσεν εἰς τὴν οἰκίαν μου. Qui songe à votre argent ποῖος λογαριάζει τὰ χρήματά σας. Un galimatias γρῖφος, λόγος συγκεχυμένος. Ils se sont donné l'un à l'autre... ἔδωκαν ἀμοιβαίαν ὑπόσχεσιν γάμου, ἐννοεῖ τὸν Βαλέριον καὶ τὴν Ἐλίζαν. Vous rendre partie contre lui νὰ γίνητε ἀντίδικός του, νὰ τὸν ἐνάξητε. De me faire épouser νὰ νυμφευθῶ. Et de rien prétendre à un cœur καὶ ν' ἀπαιτήσω τίποτε ἀπὸ μίαν καρδίαν, ἐννοεῖ τὴν τῆς Ἐλίζης. Qui se serait donné ἥτις, κατὰ τὸ λέγειν σας, ὡς φαίνεται, ἐδόθη, ἐννοεῖται, εἰς ἄλλον, δηλ. εἰς τὸν Βαλέριον. Ainsi que les miens propres ὡς τὰ ἴδιά μου τέκνα. De ces larrons de noblesse τῶν κλεπτῶν τούτων τῆς εὐγενείας. De ces imposteurs τῶν ἀπατεώνων, τῶν ἀγυρτῶν τούτων. Qui tirent avantage οἵτινες ἐπωφελοῦνται. Obscurité ταπεινὴ καταγωγή, εὐτέλεια γένους. S'habillent περιβάλλονται. Qu'ils s'avisent de prendre τὸ ὁποῖον φαντάζονται (κοιν. τοῖς καταῴῃ) νὰ πάρουν. Le cœur trop bon δηλ. παρὰ πολὺ ὑπερήφανον. Tout beau ! ἀγάλια !

ΣΕΛΙΣ 70. Plus que vous ne pensez περισσότερον παρ' ὅσον νομίζετε. Voir clair dans l'histoire νὰ ἐννοήσῃ καλῶς τὴν ἱστορίαν. Je ne me soucie δὲν μὲ μέλει. Qui m'a donné le jour ὅστις μὲ ἐγέννησεν, ὁ γεννήτωρ μου. Je n'avance rien ici δὲν ἀναφέρω, δὲν λέγω τίποτε ἐδῶ. En voulant dérober leur vie aux... θέλων ν' ἀπαλλάξῃ, νὰ λυτρώσῃ τὴν ζωὴν αὐτῶν ἐκ τῶν...Les désordres de Naples τὰς ταραχὰς τῆς Νεαπόλεως, ὑπαινίσσεται τὰς ταραχὰς τοῦ Masaniello (1647-1648).

ΣΕΛΙΣ 71. En ἐκ ταύτης, δηλ. τῆς Νεαπόλεως. Prit amitié pour moi, σήμερον θὰ ἐλέγομεν me prit en amitié. Pour l'aller chercher ἵνα μεταβῶ πρὸς ἀναζήτησίν του. Par le ciel concertée ὑπὸ τοῦ οὐρανοῦ παρασκευασθεῖσα. Ἀ la quête εἰς ἀναζήτησιν. Que vous ayez bâtie τὸν ὁποῖον ἐπῳκοδομήσατε. Un cachet de rubis σφραγὶς ἐκ ρουβινίου. Qui était à mon père ἥτις ἀνῆκεν εἰς τὸν πατέρα μου. Un bracelet d'agate βραχιόνιον ἐξ ἀχάτου. Ἀ vos paroles ἐκ τῶν λόγων σας. Que vous n'imposez point ὅτι δὲν μᾶς ἀπατᾶτε. Aussi périr, τὸ aussi ἐνταῦθα ἀντὶ non plus οὔτε ἡμᾶς.

ΣΕΛΙΣ 72. Les corsaires οἱ πειραταί. Déchirée διασκορπίσει. Les traits τὰ ἔργα. Tous deux ἀμφότεροι. Vos transports τὰς παραφορὰς τῆς χαρᾶς σας. D'une douce

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

et sage personne χαριέσσης καὶ φρονίμου νέας (ἐννοεῖ τὴν Ἐλίζαν). M'a fait y renoncer... μὲ ἠνάγκασε νὰ παραιτηθῶ διὰ παντὸς τούτου, δηλ. τῆς εἰς τὴν Νεάπολιν ἐπανόδου μου. Je me suis habitué ici ἐγκατεστάθην ἐνταῦθα. M'éloigner les chagrins δηλ. éloigner de moi les chagrins. Tant de traverses τόσας θλίψεις, συμφοράς, τόσα δεινά.

ΣΕΛΙΣ 73. Je vous prends à partie σᾶς ἐνάγω. Sa déposition τὴν κατάθεσίν του. Ravoir mon argent νὰ πάρω ὀπίσω τὰ χρήματά μου. Votre argent vous sera rendu τὰ χρήματά σας θ' ἀποδοθῶσιν εἰς ὑμᾶς. Ne vous en mettez point en peine μὴ ἀνησυχῆτε διόλου δι' αὐτό. Dont je réponds περὶ τοῦ ὁποίου ἐγγυῶμαι. C'est à vous de me dire εἰς ὑμᾶς ἀπόκειται νὰ μοὶ εἴπητε. 'A quoi vous vous déterminez τί ἀποφασίζετε.

ΣΕΛΙΣ 74. 'A celui de sa mère μὲ τὴν (συγκατάθεσιν) τῆς μητρὸς αὐτῆς, τῆς Μαριάνας. Que ce n'est pas assez que ce consentement ὅτι δὲν ἀρκεῖ μόνον αὕτη ἡ συγκατάθεσις. Dont vous avez à m'obtenir παρὰ τοῦ ὁποίου πρέπει νὰ μὲ ζητήσητε, οὗτινος πρέπει νὰ ζητήσητε τὴν συγκατάθεσιν ἵνα μὲ νυμφευθῆτε. Pour me donner conseil ἵν' ἀποφασίσω. Mes écritures τὰ ἔξοδα τῆς διαδικασίας. Nous n'avons que faire de vos écritures δὲν μᾶς χρειάζονται αἱ...

ΣΕΛΙΣ 75. Pour dire vrai διότι εἶπον τὴν ἀλήθειαν. Pour mentir διότι ἐψεύσθην. La résolution en est prise ἡ πρὸς τοῦτο ἀπόφασις ἐλήφθη. Ὁ Alceste, ὁ μισάνθρωπος, ἐκφράζει ἐνταῦθα πρὸς τὸν φίλον αὐτοῦ Philinte τὴν ἀπόφασιν τὴν ὁποίαν ἔχει ὅπως ἀποσυρθῇ ἐκ τῆς κοινωνίας. Quel que soit ce coup ὁποιονδήποτε καὶ ἂν εἶναι τὸ πρᾶγμα τοῦτο. Faut-il qu'il vous oblige...? πρέπει νὰ σᾶς ἀναγκάσῃ...; ἐννοεῖται : ν' ἀποσυρθῆτε ἐκ τῆς κοινωνίας. Vous avez beau faire ὅ,τι καὶ νὰ κάμῃς εἶναι εἰς μάτην. Rien de ce que je dis ne me peut détourner τίποτε δὲν δύναται νὰ μὲ ἀποτρέψῃ ἀφ' ὅσα λέγω. La perversité ἡ κακοήθεια. Me tirer ν' ἀποσυρθῶ, ν' ἀπομακρυνθῶ.

ΣΕΛΙΣ 76. Contre ma partie on voit κατὰ τοῦ ἀντιδίκου μου βλέπουσι, δηλ. βλέπουσιν ὅτι ὁ ἀντίδικός μου ἔχει κατ' αὐτοῦ. On publie en tous lieux διαδίδουσι πανταχοῦ. Par le succès ἐκ τῆς ἐκβάσεως. J'ai pour moi ἔχω ὑπὲρ ἐμοῦ. Dont on sait la scandaleuse histoire οὗ εἶναι γνωστὴ ἡ σκανδαλώδης ἱστορία. D'une fausseté noire διὰ στυγεροῦ, μιαροῦ ψεύδους. 'A sa trahison εἰς τὴν ἐπιβουλήν του. En m'égorgeant καταστρέφων με, ἐνῷ μὲ καταστρέφει. Le poids de sa grimace τὸ μέγεθος τῆς ὑποκρισίας του. Où brille l'artifice ἐν ᾗ καταφαίνεται ἡ πανουργία, ὁ δόλος. Tourne la justice διαστρέφει τὴν δικαιοσύνην. Il fait par un

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

arrêt couronner son forfait διὰ μιᾶς δικαστικῆς ἀποφάσεως ἐπιθέτει τὴν κορωνίδα εἰς τὸ κακούργημά του. Et non content encor μὴ ἀρκούμενος δ' ἀκόμη. Il court κυκλοφορεῖ. Un livre abominable μυσαρόν, βδελυρὸν βιβλίον. Οἱ ὑποκριταὶ τοσοῦτον εἶχον ἐξοργισθῆ ἐκ τοῦ *Ταρτούφου* τοῦ Μολιέρου, ὥστε ἐκυκλοφόρησαν ἐν Παρισίοις βδελυρὸν βιβλίον, ὅπερ ἀπέδιδον εἰς τὸν Μολιέρον, ἵνα τὸν καταστρέψωσιν. Οἱ στίχοι οὗτοι εἶναι διαμαρτυρία τοῦ ποιητοῦ. 'A mériter... ἄξιον τῆς... Le fourbe ὁ ἀπατεών. A le front de me faire l'auteur ἔχει τὴν ἀναίδειαν νὰ λέγῃ ὅτι ἐγὼ εἶμαι ὁ συγγραφεύς. D'appuyer l'imposture νὰ ὑποστηρίξῃ τὴν συκοφαντίαν. D'un honnête homme tient le rang θεωρεῖται τίμιος ἄνθρωπος. Qui me vient ὅστις ἔρχεται πρὸς ἐμέ. Ma pensée τὴν γνώμην μου. Et parce que j'en use καὶ ἐπειδὴ φέρομαι. Il aide à m'accabler συμπράττει εἰς τὸ νὰ μὲ ἐπιβαρύνωσι. Pour n'avoir pas trouvé ἐπειδὴ δὲν εὗρον. Le sonnet τὸ σοννέτον, δεκατετράστιχον ποίημα. De cette sorte οὕτω. La gloire ἐνταῦθα : ἡ κενοδοξία. Les porte προτρέπει, παροτρύνει αὐτούς.

ΣΕΛΙΣ 77. De ce bois et de ce coupe-gorge ἐκ τοῦ καταγωγίου τούτου, ἐννοεῖ τὴν κοινωνίαν. De ma vie ἐφ' ὅσον ζῶ. Ose vous imputer τολμᾷ νὰ προσάψῃ, ν' ἀποδώσῃ εἰς ὑμᾶς. N'a point eu le crédit... δὲν ἴσχυσε νὰ σᾶς συλλάβωσιν. Lui-même se détruire ἀφ' ἑαυτῆς ἀναιρουμένην. L'éclat ἐνταῦθα : τὸ σκάνδαλον. Il a permission ἔχει δικαίωμα, τῷ ἐπιτρέπεται. Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure καὶ οὐ μόνον τὴν ὑπόληψίν του, τὴν τιμήν του δὲν θὰ βλάψῃ τὸ συμβὰν τοῦτο, ἀλλὰ καί... En meilleure posture εἰς καλλιτέραν θέσιν κοινωνικήν. Il est constant εἶναι βέβαιον, πρόδηλον. Qu'on n'a point trop donné au bruit... ὅτι δὲν ἠπατήθησαν πολὺ εὐκόλως ἐκ τῶν συκοφαντιῶν ἃς διέδωκεν ἐναντίον σας. Pour votre procès ὅσον δ' ἀφορᾷ τὴν δίκην σας. D'y revenir ν' ἀνακόψητε αὐτήν. Je veux m'y tenir θέλω ν' ἀρκεσθῶ εἰς αὐτήν. Qu'on le casse νὰ γείνῃ ἀναίρεσις. A plein ἐντελῶς, τελείως. Qu'il demeure à la postérité νὰ μείνῃ εἰς τοὺς μεταγενεστέρους. Comme une marque insigne ὡς περιφανὲς δεῖγμα.

ΣΕΛΙΣ 78. Pour vingt mille francs ἀντὶ εἴκοσι χιλιάδων φράγκων. J'aurai droit de pester contre l'iniquité θὰ ἔχω τὸ δικαίωμα νὰ καταρῶμαι, ν' ἀναθεματίζω τὴν ἀδικίαν. En face κατὰ πρόσωπον. Je tombe d'accord εἶμαι σύμφωνος, συμφωνῶ. Par cabale διὰ ραδιουργίας. Qui l'emporte ὅστις ὑπερτερεῖ, ὑπερισχύει. D'autre sorte ἄλλως. Puisqu'on en met τὸ en ἀναφέρεται εἰς τὸ vertus. Le mieux du monde ἄριστα, κάλλιστα. Vous abondez ἔχετε ἀφθονίαν, πλῆθος ὡραίων...

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΣΕΛΙΣ 79. Je me jetterais sur les bras θὰ ἐφορτωνόμην, θὰ ἐπεβαρυνόμην μέ... Célimène ἐρωμένη τοῦ Alceste. M'en faire foi νὰ μοὶ ἀποδείξῃ τοῦτο. Éliante ἐξαδέλφη τῆς Célimène. Attendant ἀντὶ en attendant.

ΣΕΛΙΣ 80. En Europe! εἰς τὴν Εὐρώπην! εἶναι ἡ κραυγὴ τῶν ναυτῶν τοῦ Κολόμβου, οἵτινες, μετὰ δίμηνον πλοῦν, μὴ εὑρόντες οὐδαμοῦ γῆν, στασιάσαντες ἀπῄτουν νὰ ἐπιστρέψωσιν εἰς τὴν Εὐρώπην. Espérez! εἶναι ἡ παρακέλευσις τοῦ Κολόμβου. Plus d'espoir! δὲν ὑπάρχει πλέον ἐλπίς! εἶναι ἡ ἀπάντησις τῶν ναυτῶν. A lui ἔφεξεν, ἀνέτειλε. De l'onde τῆς θαλάσσης. La sonde ἡ βολίς. Sur la barre ἐπὶ τοῦ οἴακος τοῦ πηδαλίου. Du roulis τοῦ σάλου, τοῦ κλυδωνισμοῦ. Croix du Sud ἀστερισμὸς τοῦ νοτίου ἡμισφαιρίου. De sa douce ... διὰ τῆς ... L'immensité τὸ ἄπειρον διάστημα.

ΣΕΛΙΣ 81. A fui ἔφυγε, παρῆλθε. Dans l'ombre κρύφα, κρυφίως. Aux voix ἂς ψηφοφορήσωμεν. Parjure ἐπίορκος. Il l'embrasse τὸν περιβάλλει. Qu'il est beau πόσον ὡραῖος εἶναι. Qui n'était pas le tien ὅπερ δὲν ἦτο τὸ σόν, ἐννοεῖ τὸ τοῦ Ἀμερίκου Βεσπουκίου, φλωρεντίνου θαλασσοπόρου, ἐπισκεφθέντος τετράκις τὸν ὑπὸ τοῦ Κολόμβου ἀνακαλυφθέντα νέον κόσμον· οἱ πρῶτοι χαρτογράφοι ἔδωκαν τὸ ὄνομα τούτου εἰς τὴν Ἀμερικήν.

ΣΕΛΙΣ 82. De la sombre Tempé τῶν σκιερῶν Τεμπῶν. D'Athène· τὸ τελικὸν s τοῦ Athènes ἐν τῇ ποιήσει δύναται ν' ἀποβάλληται. Que de fois ποσάκις. Où Vénus prit naissance ἐν ᾗ ἡ Ἀφροδίτη ἐγεννήθη. Du haut des monts ἀπὸ τοῦ ὕψους, ἀπὸ τῆς κορυφῆς τῶν ὀρέων. Sous tes bosquets hospitaliers ὑπὸ τὰ φιλόξενα ἄλση σου. Relevez les murs ἀνεγείρατε τὰ τείχη. Préparez les dards ἑτοιμάσατε τὰ ἀκόντια. Sur ces marbres épars ἐπὶ τῶν διεσκορπισμένων τούτων μαρμάρων.

ΣΕΛΙΣ 83. Des harangues de Démosthènes ἐκ τῶν δημηγοριῶν, ἐκ τῶν λόγων τοῦ Δημοσθένους. Domine sur ce port ἄρχει, δεσπόζει τοῦ λιμένος τούτου. Jadis πάλαι. Il est d'heureux présage εἶναι εὐοίωνος. Du Pinde à l'Hellespont ἀπὸ τοῦ Πίνδου μέχρι τοῦ Ἑλλησπόντου. S'est lassé d'admirer ἀπηύδησεν, ἐκουράσθη θαυμάζουσα. Dans son impuissance à te rien comparer ἀδυνατῶν δὲ νὰ σὲ παραβάλῃ πρὸς τίποτε. On le sent à tes pleurs τὸ ἐννοεῖ τις ἐκ τῶν δακρύων σου.

ΣΕΛΙΣ 84. Qui touche ainsi notre âme ὅστις συγκινεῖ οὕτω τὴν ψυχήν μας. (Il faut que l'immortel) ait sucé νὰ ἔχῃ θηλάσει. Limon ἰλύς, πηλός. Réfléchit tour à tour ἀνταναχλᾷ ἀλληλοδιαδόχως. Les nymphes fugitives τὰς δραπέτιδας νύμφας. De la foudre qui gronde τοῦ βρέμοντος κεραυνοῦ. Une lyre à la main κρατῶν λύραν εἰς τὴν χεῖρα. Ne sut pas t'en défendre δὲν ἠδυνήθη νὰ σὲ προ-

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

φυλάξῃ τούτου. Ces ténébreux reptiles τὰ καταχθόνια ἐκεῖνα ἑρπετά. Zoïle Ζωΐλος, κριτικὸς τοῦ 4ου π. Χ. αἰῶνος, ἐπικριτὴς τοῦ Ὁμήρου. S'acharnent sur la gloire ἐπιπίπτουσι λυσσωδῶς κατὰ τῆς δόξης.

ΣΕΛΙΣ 85. Allons ἄγωμεν, δεῦτε. L'étendard sanglant est levé ἡ αἱμόφυρτος σημαία ὑψώθη. Mugir νὰ μυκῶνται, μυκωμένους (δίκην θηρίων). Ces féroces soldats τοὺς ἀγρίους τούτους στρατιώτας, τῶν ἐχθρῶν οἵτινες εἰσέβαλον εἰς τὸ Γαλλικὸν ἔδαφος διὰ τὴν παλινόρθωσιν τῆς τυραννίας. Qu'un sang impur abreuve nos sillons αἷμα ἀκάθαρτον ἂς καταβρέξῃ τοὺς ἀγρούς μας. Cette horde ἡ ὁρδὴ αὕτη, τὸ στίφος τοῦτο. De rois conjurés βασιλέων συνωμοτῶν. Ces ignobles entraves αἱ ἀτιμωτικαὶ αὗται πέδαι. Ces fers τὰ σιδηρᾶ ταῦτα δεσμά. Quels transports ὁποίαν παραφοράν, παράφορον ὀργήν. De rendre à l'antique esclavage νὰ ἐπαναφέρωσιν εἰς τὴν παλαιὰν δουλείαν. Des cohortes étrangères στρατεύματα ξένα. Des phalanges mercenaires φάλαγγες μισθοφορικαί. Terrasseraient θὰ κατέβαλλον. Se ploieraient θὰ ἔκυπτον.

ΣΕΛΙΣ 86. Perfides ἐπίορκοι. L'opprobre τὸ αἶσχος. Vos projets parricides τὰ πατροκτόνα, τὰ δολοφονικὰ σχέδιά σας· πολλοὶ Γάλλοι ἀριστοκράται εἶχον ἐνωθῆ μετὰ τῶν εἰς τὴν Γαλλίαν εἰσβαλόντων ξένων μοναρχῶν. Vont recevoir leur prix θὰ λάβωσι τὴν ἀμοιβήν των, τὴν τιμωρίαν των. Tout est soldat ὅλοι εἶναι στρατιῶται, πᾶς Γάλλος εἶναι στρατιώτης. En guerriers magnanimes ὡς γενναῖοι πολεμισταί. A regret ἀκουσίως. Les complices de Bouillé τοὺς συνενόχους τοῦ Bouillé, Γάλλου στρατηγοῦ (1739—1800). De sang altérés αἱμοβόροι, αἱμόδιψοι. Nos bras vengeurs τοὺς τιμωροὺς βραχίονας ἡμῶν. Que la victoire accoure ἂς προστρέχῃ ἡ νίκη. A tes mâles accents εἰς τοὺς ἀρρενωποὺς φθόγγους σου, εἰς τὸ ἀρρενῶπόν κέλευσμά σου.

ΣΕΛΙΣ 87. Dans la carrière εἰς τὸ στάδιον, εἰς τὸ πεδίον τῆς μάχης. La trace de leurs vertus τὰ ἴχνη τῆς ἀνδρείας των. Bien moins jaloux de leur survivre πολὺ ὀλιγώτερον ἐπιθυμοῦντες νὰ ἐπιζήσωμεν αὐτοῖς. Que de partager leur cercueil ἢ νὰ συναποθάνωμεν μετ' αὐτῶν.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

MONTESQUIEU — Σελὶς

Commencements de Rome. Ses guerres 3
Comment les Romains purent s'agrandir 11
Deux causes de la perte de Rome 14

ADOLPHE THIERS

La bataille de Valmy 19
Passage du Saint-Bernard par l' armée française 20
Première distribution des Croix de la Légion d' honneur à l' armée au camp de Boulogne 27

J.-J. ROUSSEAU

Le voyage à pied 29
L' épreuve 30
Le retour dans la patrie 32
Socrate et Caton 33
L'immatérialité de l' âme 33
L' évangile 35
Lettre sur le suicide 36

PASCAL

Le présent 45
La vérité finit par triompher de la violence 46
Du respect de la vie humaine dans les sociétés chrétiennes et des sentiments de l' église sur l' homicide 47

VICTOR HUGO

L' éveil des cloches du vieux Paris (1470) 49
La charge des cuirassiers (Épisode de la bataille de Waterloo). 52

MOLIÈRE

L' avare 55
Le Misanthrope 75

CASIMIR DELAVIGNE

Trois jours de Christophe Colomb 80
Aux ruines de la Grèce païenne 82

LAMARTINE

Homère 83

ROUGET DE L'ISLE

La Marseillaise 85

ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ 88

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

87.87

ΠΩΛΟΥΝΤΑΙ

ΕΝ ΤΩι ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΩι ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ,,

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ—44 ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ 44

ΒΕΝΙΕΡΗ ΜΙΧ. **Garmina Q. Horatii Flacci** βιβλίον 1-2 μεθ' ἑρμηνευτ. σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις..... Δρ. 2.—

— **Ὁρατίου** τεῦχος β' περιέχον τὰ βιβλία 3-4 μεθ' ἑρμηνευτικῶν σχολίων κατὰ τὰς ἀρίστας ἐκδόσεις 1.50

ΖΑΓΓΟΓΙΑΝΝΗ Δ. **Ἀρχαῖοι Ἕλληνες Λυρικοί,** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθεντες μετὰ μαθητικῶν ὑπομνημάτων πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Γ' καὶ Δ' τάξ. τῶν Γυμνασίων. Ἔκδ. Γ'..... Δρ. 1.20

ΘΟΙΒΙΔΟΠΟΥΛΟΥ Γ. **Πλουτάρχου περὶ Παίδων ἀγωγῆς** μετὰ σχολίων..... Δρ. 1.35

ΚΑΦΙΡΗ Γ. Π. **Οὐεργιλίου Μάρωνος Αἰνειάδος** βιβλίον Α'. μετ' εἰσαγωγῆς καὶ ποικίλων σημειώσεων..... 1.50

ΚΟΣΜΑ ΚΥΡ. **Ἡρόδοτος** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθεὶς μετὰ σημειώσεων, σχεδίων μαχῶν καὶ γεωγραφικοῦ πίνακος πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τῶν Γυμνασίων. Ἐκτυπωθεὶς ἐπὶ ἀρίστου χάρτου μετὰ πάσης τυπογραφικῆς φιλοκαλίας ..... Δρ. 2.30

— **Ξενοφῶντος Ἑλληνικὰ** κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντα μετὰ σημειώσεων, σχεδίου μαχῶν καὶ γεωγραφικοῦ πίνακος πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Α' τάξεως τῶν Γυμνασίων..... Δρ. 2.60

— **Λυσίου** λόγοι κατ' ἐκλογὴν ἐκδοθέντες, μετ' εἰσαγωγικῶν σημειώσεων καὶ ἀναλύσεων, πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῶν Γυμνασίων. Δρ. 2.—

ΛΟΥΜΑΚΗ Κ. **Πλάτωνος Γοργίας.** Ἔκδοσις προσηρμοσμένη ταῖς χρείαις τῶν μαθητῶν, μετὰ σχολίων..... Δρ. 2.50

ΜΠΑΞΕΒΑΝΑΚΙ ΝΙΚ. **Ἕλληνες Λυρικοὶ** κατ' ἐκλογὴν μετὰ παντοίων ἑρμηνευτικῶν σχολίων, ἑνὸς ὑποδείγματος ἀναγνώσεως καὶ μετρικοῦ παραρτήματος. Ἔκδ. Β' τελειοτέρα..... Δρ. 2.50

ΜΠΟΥΚΟΥΒΑΛΑ Γ. **Εὐριπίδου Μήδεια καὶ Ἱππόλυτος** μετάφρασις καὶ διασκευὴ μετ' εἰσαγωγῆς. Φιλοκάλως καὶ ἐπὶ χάρτου ἀρίστου ἐκτυπωθεῖσα..... Δρ. 2.—

ΠΑΠΑΧΑΤΖΗ ΕΥΑΓ. **Ξενοφῶντος ἀπομνημονεύματα** μετ' εἰσαγωγῆς παρατηρήσεων, συνθήκης τῶν λέξεων καὶ μεταφράσεως εἰς τὴν καθωμιλημένην..... Δρ. 2.—

ΡΑΓΚΑΒΗ ΑΛΕΞ. **Σοφοκλέους Ἀντιγόνη,** μεταφρασθεῖσα εἰς τὴν νεοελληνικὴν..... Δρ. 0.50

ΧΑΤΖΗΕΜΜΑΝΟΥΗΛ Δ. **Λιβίου βιβλίον XXI.** Τεῦχος Α' Κείμενον. Τεῦχος Β'. Σημειώσεις. Τιμῶνται ἀμφότερα τὰ τεύχη ὁμοῦ Δρ. 3.—

— **Τ. Λιβίου βιβλίον XXII.** Τεῦχος Α'. Κείμενον. Τεῦχος Β' Σημειώσεις. Τιμῶνται ἀμφότερα τὰ τεύχη ὁμοῦ ..... Δρ. 3.—

— **Lhomond Urbis Romae Viri illustres.** Κείμενον καὶ Σημειώσεις..... Δρ. 2.50

— **M. Tul. Ciceronis Tusculanarum.** Disqutationum Liber I et V. Τεῦχος Α'. Κείμενον.—Τεῦχος Β' Σημειώσεις. Τιμῶνται ἀμφότερα τὰ τεύχη ὁμοῦ ..... Δρ. 3.—

— **Ὀβιδίου Νάσωνος Μεταμορφώσεις.** Ἐκλογαὶ ἐκ τῶν βιβλίων III, IV καὶ V μετὰ μακρᾶς εἰσαγωγῆς καὶ ἑρμηνευτικῶν σημειώσεων..... Δρ. 2.75

— **Λατινικὴ Γραμματικὴ** πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τοῦ Γυμνασίου ..... Δρ. 2.50

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

024000027878
Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής